Comment distinguer le Flatteur d'un Ami

Plutarque

Comment on pourra discerner le flatteur d'avec l'ami.

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

Quand un homme, ô Antiochus Philopappus, répète souvent qu'il s'aime fort lui-même, Platon dit que tous le lui pardonnent ; mais pourtant, ajoute-t-il, ce vice a plus d'une conséquence funeste, et surtout il empêche qu'on ne puisse être pour soi un juge équitable et incorruptible. En effet celui qui aime s'aveugle sur l'objet aimé, si par une étude spéciale il n'a pas pris l'habitude d'honorer et d'estimer ce qui est honnête, plutôt que ce qui lui est personnel et qui est inné en lui. C'est par là que s'ouvre au flatteur un champ si vaste en pleine amitié. Notre amour-propre lui donne merveilleusement prise sur nous. Chacun étant pour soi-même un premier adulateur et le plus grand de tous, on n'hésite pas à faire accueil au flatteur étranger, en qui l'on veut, en qui l'on croit, trouver un témoin et comme un garant de plus à ses propres yeux; car celui qui aime la flatterie et à qui on le reproche, est surtout rempli d'amour-propre; et par suite de l'affection qu'il se porte il veut avoir toutes les qualités, et il croit les posséder toutes. Or ce n'est pas une ambition déplacée que de les vouloir, mais se figurer qu'on les possède est une persuasion dangereuse et qui a besoin de beaucoup de retenue. Mais si la vertu est chose divine, si, comme l'avance Platon, elle est la source de tous biens pour les dieux, de tous biens pour les hommes, le flatteur risque fort d'être ennemi des dieux et surtout d'Apollon Pythien, puisqu'il est toujours en contradiction avec le "connais-toi toi-même". Il s'attache à tromper sur leur propre compte les gens qu'il circonvient, à leur faire ignorer ce qu'ils sont eux-mêmes, de telle sorte que les vertus ou les mauvaises qualités qui sont en eux, restent les unes incomplètes et défectueuses, les autres entièrement incurables.

Si donc le flatteur, comme la plupart des autres fléaux, s'attachait seulement ou principalement aux natures ignobles et basses, son influence ne serait pas aussi funeste, et il ne serait pas aussi difficile de s'en garantir; mais de même que les vers qui rongent le bois attaquent de préférence celui qui est tendre et délicat, de même le flatteur s'abat sur les naturels généreux, bons, humains, et c'est à eux qu'il s'attache pour y trouver sa nourriture. Ce n'est pas tout : de même que, selon Simonide, l'entretien d'une écurie suppose que l'on possède non pas une simple fiole d'essences mais de fertiles pâturages, de même nous voyons que la flatterie ne

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

marche pas à la suite des gens pauvres, obscurs et qui n'ont aucune puissance. Il lui faut des familles, des positions considérables, dont elle prépare la chute et les revers; souvent même elle va jusqu'à renverser des royaumes et des empires. Ce n'est pas un petit travail ou un soin de médiocre prévoyance, que d'épier les manœuvres de la flatterie, que de la prendre sur le fait, d'empêcher qu'elle ne nuise à l'amitié et ne la desserve. La vermine abandonne les mourants et s'éloigne des corps où s'est éteint le sang dont elle fait sa nourriture : ainsi le flatteur dédaigne les existences que j'appellerai desséchées et refroidies : il se fixe sur celles qui sont illustres et puissantes afin de s'y engraisser, et si la fortune change, il s'est bientôt enfui. Mais il ne faut pas attendre jusqu'à l'accomplissement de cette épreuve, qui est inutile ou plutôt funeste et dangereuse. Quand vient le moment de recourir à ses amis, il est bien pénible de reconnaître que l'on n'en a point et que l'on ne peut pas à l'instant même échanger des amitiés fausses et sans stabilité contre d'utiles et sûrs dévouements. L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation. Ce n'est point par le dommage éprouvé que nous devons nous apercevoir que nous avions affaire à un flatteur : il faut l'avoir reconnu et deviné de manière à n'être pas sa victime; sinon, nous ressemblerons à ceux qui ne reconnaissent les poisons mortels qu'après y avoir goûté, et l'expérience même que nous en ferons nous deviendra fatale et meurtrière. Pas plus que nous ne louons les imprévoyants, nous n'approuvons ceux qui pensent que l'amitié doit être seulement honnête et profitable, et qui se figurent que l'aménité d'un commerce constitue sur le champ, par elle-même, un flagrant délit d'adulation. Il n'est pas du tout nécessaire que l'ami soit déplaisant et qu'il s'en tienne exclusivement à l'affection; et ce serait une erreur de croire que l'humeur chagrine et revêche fasse le mérite de l'amitié : son honnêteté même et son mérite la rendent douce et désirable; en elle "Est placé le séjour du plaisir et des grâces", et ce n'est pas pour les malheureux seulement "Qu'un regard bienveillant est doux à rencontrer, *selon l'expression d'Euripide. L'amitié ne s'entend pas moins à jeter du plaisir et*

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

du charme sur la prospérité, qu'à diminuer les peines et les embarras causés par les revers. Et de même que, selon le mot d'Evenus, le feu est le plus efficace des assaisonnements, de même Dieu en mêlant l'amitié aux choses humaines a répandu de l'éclat, de la douceur, de la tendresse partout où elle signale sa présence et ses sympathies. Du reste, comment le flatteur s'insinuerait-il par le moyen du plaisir, s'il voyait que l'amitié n'admette jamais l'agréable près d'elle? Cela ne pourrait s'expliquer. Mais de même que les vases de faux or et d'un métal sans valeur imitent seulement l'éclat et le brillant de l'or, de même le flatteur, prenant toujours l'air gracieux et gai de l'ami véritable, a constamment soin de se montrer joyeux, épanoui : il ne s'oppose à rien, il ne contredit jamais. C'est pourquoi nous ne devons pas tout d'abord et sans réserve soupçonner de flatterie ceux qui nous adressent des éloges : car louer à propos ne convient pas moins en amitié qu'adresser à propos des reproches; ou plutôt, à être constamment chagrin et grondeur on fait voir que l'on ne ressent pas d'amitié et que l'on est peu sociable. Mais quand la bienveillance décerne avec libéralité et empressement les éloges dus aux belles actions, de cette même bouche bienveillante on supporte légèrement et sans amertume les reproches et les avertissements pleins de franchise : on y a confiance, on les prend en bonne part ; et l'on estime que celui-là blâme à son corps défendant, qui a loué avec tant de satisfaction.

D'après cela, dira quelqu'un, il est difficile de distinguer le flatteur de l'ami, s'il n'y a entre eux de différence ni par le plaisir ni par la louange que l'on reçoit d'eux; car dans les complaisances et les menus services on peut voir que souvent la flatterie prend les devants sur l'amitié. Pourquoi ne pas convenir de cette difficulté ? Répondrons-nous : car enfin nous poursuivons ici le véritable flatteur, celui qui exerce son métier avec talent, en homme habile, et nous ne prétendons pas parler, comme le font beaucoup d'autres, de ces gens appelés pique-assiettes et parasites, dont on n'entend la voix, disait quelqu'un, qu'après l'ablution des mains. Ce ne sont pas ces derniers que nous prenons pour des flatteurs : l'abjection de leur caractère se trahit au premier plat, après le premier verre, par

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

quelque bouffonnerie et quelque indécence. Car il n'y aurait certes pas besoin de signaler ce qu'il y a de détestable dans cette parole de Mélanthius, parasite d'Alexandre de Phères. On lui demandait comment Alexandre avait été tué : «Par un coup d'épée, répondit-il, qu'il a reçu dans le flanc et qui était à l'adresse de mon ventre». Rien, encore, n'est plus odieux que ces êtres rangés en cercle autour d'une table opulente que ni le feu, ni le fer, ni l'airain, n'empêcheraient de se rendre là où l'on dîne ; rien de plus odieux que ces femmes nommées à Chypre les Colacides, qui après être passées en Syrie, furent appelées Climacides, parce qu'elles se courbaient à quatre pieds devant les femmes du roi, et leur servaient d'échelons quand celles-ci montaient en char.

Contre quel flatteur faut-il donc se mettre en garde? Contre celui qui ne semble pas et n'avoue pas en être un ; contre celui qu'on ne saurait surprendre rôdant autour de la cuisine, ou mesurant l'ombre pour calculer l'heure du dîner; qui ne tombe pas ivre mort à la première occasion. Le flatteur dangereux est le plus souvent à jeun; il sait se rendre important; il croit devoir s'associer aux affaires du maître, il veut être initié à ses secrets; il prend tout à fait au tragique le rôle qu'il joue, et ne songe pas à se rapprocher du satyre, du comédien ou du bouffon. Car comme Platon dit que l'extrême injustice c'est de paraître juste et de ne l'être point, de même on doit penser que la flatterie pernicieuse est celle qui se cache et ne s'avoue pas, celle qui est non pas plaisante, mais sérieuse; car elle va jusqu'à rendre suspecte la véritable amitié elle-même, avec qui souvent elle se rencontre en plusieurs points si l'on n'y prend pas garde. Gobryas s'était précipité dans une chambre obscure en même temps que le Mage qui fuyait, et avait engagé une lutte avec lui. Darius survint; et comme il hésitait, Gobryas lui ordonna de charger hardiment, doit-il les traverser l'un et l'autre. Mais nous, puisque nous n'approuvons nullement le mot : «Périsse l'ami avec l'ennemi!» attachons-nous à distinguer l'ami du flatteur, ce dernier se confondant avec lui par plusieurs similitudes. Craignons à la fois de chasser celui qui est bon en écartant le mauvais, et de nous exposer, en ménageant qui nous aime, aux coups de qui devra nous nuire. Car, selon moi, de même que lorsqu'avec le froment sont mêlées des

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

graines sauvages qui lui ressemblent par la forme et par la grosseur, il est difficile de l'en trier, parce qu'elles ne tombent pas séparément si les trous du crible sont trop étroits et qu'elles passent avec le blé si les trous sont trop larges, de même il est bien difficile, tant la flatterie se mêle à toutes les affections, à tous les mouvements, à tous les usages et toutes les habitudes de l'amitié, il est, bien difficile, dis-je, de les distinguer l'une de l'autre.

C'est parce que l'amitié est ce qu'il y a de plus agréable au monde, parce que rien ne réjouit davantage, c'est par cela même que le flatteur, aussi, exerce ses séductions au moyen de l'agrément, et ne songe qu'à ménager des plaisirs; et comme l'agrément et le profit viennent à la suite de l'amitié, et qu'en ce sens on dit «qu'un ami est plus indispensable que le feu et l'eau» ; par ces raisons, le flatteur se jetant à corps perdu dans les complaisances, s'attache à montrer toujours du zèle, de l'activité, du dévouement. Pour que l'amitié ait un commencement durable et solide il doit y avoir similitude de principes et de caractères ; et, en général, c'est la conformité des goûts et des répulsions qui rapproche et unit tout d'abord les hommes par l'effet de la sympathie. Le flatteur le sait bien; et, comme une matière flexible, il a soin de se façonner; il s'étudie à composer son masque, à se contrefaire, à devenir, par l'imitation, semblable à ceux qu'il veut tromper. Rien n'égale la facilité avec laquelle il se métamorphose et prend toutes les physionomies, de la manière la plus propre à donner le change. C'est bien de lui que l'on peut dire : C'est Achille lui-même, et non le fils d'Achille. Mais signalons ce qui dans tout son manége est le plus artificieux. Sachant que la franchise est dite et réputée le langage propre de l'amitié comme un animal a le sien, et sachant d'autre part que le manque de franchise dénote un cœur bas et dépourvu de sentiments affectueux, il ne néglige pas non plus de la simuler et d'en imiter les dehors. De même que les cuisiniers habiles mêlent des sucs amers ou des saveurs âpres aux aliments trop doux afin de les empêcher d'être fades ; de même les flatteurs emploient une sorte de franchise, aussi peu sincère que profitable, qui fait mine de rouler de grands yeux, de froncer le sourcil, mais qui chatouille seulement à la surface. Voilà donc pourquoi le

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

personnage est difficile à surprendre, comme certains animaux qui ont naturellement la propriété de changer de couleur pour prendre la teinte des corps ou des lieux sur lesquels ils se trouvent. Mais puisqu'il trompe et qu'il se dissimule par ces faux semblants, notre office est de le dévoiler, de signaler les différences qui le caractérisent, de le mettre à nu quand il s'est, comme dit Platon, paré des couleurs et des formes d'autrui faute d'en avoir qui lui soient personnelles.

A cet effet observons les choses dès le principe. Le commencement de l'amitié tient le plus souvent, nous l'avons dit, à ce que l'on se trouve avoir pris à peu près les mêmes habitudes, les mêmes mœurs les uns et les autres, à ce que l'on se plaît aux mêmes études, aux mêmes affaires, aux mêmes occupations; enfin, à ce qu'il y a similitude et de dispositions et de natures, similitude qui a donné lieu à ces vers : "Les vieilles gens ensemble aiment à deviser, L'enfant avec l'enfant, les commères entres elles ; Et dans la maladie ou nos pertes cruelles Un autre malheureux sait nous intéresser". Sachant donc que c'est un sentiment inné chez les hommes que d'aimer, de pratiquer les personnes ou les choses qui leur ressemblent à eux-mêmes, le flatteur tâche tout d'abord par ce moyen de se rapprocher des gens et de s'installer à leurs côtés, comme quand on veut prendre un animal sauvage qui se tient dans certaines pâtures. Il étudie les occupations, les préférences, le régime de son monde ; il s'y conforme insensiblement, il s'en colore, jusqu'à ce que l'autre donne prise, se laisse adoucir et soit habitué à la main qui le touche. Il blâme et les occupations, et les manières de vivre, et les hommes que l'on désapprouve; il loue ce que l'on préfère et il le loue sans mesure, voulant montrer qu'il renchérit avec ardeur, avec enthousiasme; et pour donner plus de vraisemblance aux sympathies et aux antipathies qu'il affecte, il les présente comme étant le résultat de son jugement plutôt que de sa passion.

Comment donc se trahit-il? A quelles différences reconnaît-on qu'il n'est pas semblable, qu'il ne le devient pas, et que tout en lui est contrefaçon? D'abord il faut voir l'ensemble et la suite de ses actes : voir s'il aime constamment, si constamment il loue les mêmes choses; s'il a un plan,

un modèle de conduite sur lequel il dirige et règle sa vie comme on doit en avoir un lorsque c'est par l'impulsion de sa volonté propre que l'on prend les habitudes d'un ami et que l'on se plaît à pratiquer son commerce : car à cela se reconnaît l'amitié. Mais le flatteur, en homme dont le caractère n'a pas de consistance, est peu jaloux de se faire une vie qui soit la sienne. Il se façonne, il se compose, pour le plaisir d'un autre, à l'imitation de cet autre. Loin d'être simple et un, il est multiple et varié. D'une première forme il passe à une seconde. C'est de l'eau qu'on transvase et qui prend chaque fois les contours et la forme des vaisseaux qui la reçoivent. Le singe, qui tâche de contrefaire l'homme, se laisse tout naturellement prendre quand il se remue et qu'il danse comme lui. Le flatteur, au contraire, trompe les autres et les attire à la pipée. Il n'imite pas toutes gens de la même manière. Il dansera et chantera avec les uns; avec les autres il luttera et se couvrira de poussière dans la lice. S'est-il attaché à un chasseur qui ne pense qu'à forcer le gibier; il suivra son homme en répétant presque l'exclamation de Phèdre : "Par les dieux ! Mon bonheur est de suivre une meute, De relancer les cerfs au pied léger ..." Ce n'est pas du tout l'animal qui, est son affaire; il veut prendre le chasseur lui-même et l'enlacer de ses filets. S'il s'est mis à la poursuite d'un jeune homme ami des lettres et de l'étude, aussitôt le voilà enfoncé dans les livres; il laisse descendre sa barbe jusqu'à ses pieds; son déguisement c'est de porter la longue robe d'étude, de se montrer indifférent à tout le reste et d'avoir sans cesse à la bouche et les nombres, et les rectangles, et les triangles de Platon. S'il lui est tombé, au contraire, sous la main un indolent qui aime à boire et qui soit riche: "Bientôt le sage Ulysse a quitté ses haillons" ; la longue robe est jetée à bas, la barbe est incontinent rasée comme une moisson stérile. Ce ne sont plus que vases à rafraîchir, que coupes, qu'éclats de rire au milieu des promenades, que mots plaisants lancés contre ceux qui philosophent. Ainsi arriva-t-il, dit-on, dans Syracuse quand Platon vint y séjourner et que Denys se passionna d'un zèle furieux pour la philosophie. Le palais était plein de poussière, à l'usage des milliers d'amateurs qui ne cessaient d'y tracer des figures géométriques. Mais quand Platon eut été disgracié, quand des sommets de la philosophie le tyran fut

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

retombé dans sa passion pour le vin, pour les femmes perdues, pour les propos frivoles, pour la débauche, soudain, comme à un mouvement de la baguette de Circé, ce fut une métamorphose générale; et l'ignorance, l'oubli, la sottise envahirent tout. Nous voyons des témoignages analogues dans les actes de ces flatteurs qui procèdent en grand, qui conduisent des peuples entiers. Le plus remarquable en ce genre est Alcibiade. Chez les Athéniens il était railleur, il élevait des chevaux, il vivait au sein de l'insouciance et de la galanterie; à Lacédémone il se rasait la barbe jusqu'à l'épiderme, ne portait qu'un simple manteau et se baignait en eau froide; chez les Thessaliens il faisait la guerre et il buvait; quand il se fut rendu à la cour de Tissapherne, sa vie ne fut que luxe, mollesse et arrogance. Ainsi il captivait chaque peuple et pénétrait dans ses bonnes grâces par la facilité avec laquelle il prenait toutes les habitudes, toutes les ressemblances. Mais tels n'étaient point Epaminondas et Agésilas. Quoiqu'ils eussent été en contact avec bien des hommes, bien des peuples, bien des existences, l'un et l'autre conservèrent en tous lieux leur propre caractère : ce furent toujours mêmes vêtements, mêmes habitudes de régime, même langage, même conduite. Ainsi, encore, Platon fut à Syracuse tel qu'il était dans l'Académie, et au milieu de la cour de Denys tel qu'auprès de Dion.

Les mutations du flatteur, comme celles du polype, seront faciles à saisir pour ceux qui, feignant eux-mêmes une grande mobilité, blâmeront tout à coup la vie qu'ils louaient d'abord et accueilleront, comme avec une passion soudaine, les affaires, les manières de vivre, les discours qu'ils détestaient naguère. Ils verront, en effet, que le flatteur n'a rien en soi de fixe, rien qui lui soit personnel : ce n'est point par affection propre qu'il aime et qu'il hait, qu'il se réjouit et qu'il s'afflige; ils verront qu'un tel homme reproduit, à la façon des miroirs, les images de passions, de conduites, de mouvements qui ne lui appartiennent point. Le flatteur est capable, si vous blâmez en sa présence un de vos amis, de dire : «Vous avez tardé bien longtemps à deviner le personnage, car, pour moi, tout d'abord il m'avait déplu. Si au contraire vous venez à changer d'opinion et que vous parliez de cet ami avec éloge, il s'écrira impétueusement qu'il vous en félicite, qu'au nom de cet ami il vous en sait gré, et qu'il a en lui

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

pleine confiance. Déclarez-vous qu'il faut changer de train de vie, passé, par exemple, des affaires à l'oisiveté et au repos; «il y a longtemps», dira-t-il, «que nous aurions dû quitter cette existence pleine de tracas et de jalousies.» Si vous semblez vous lancer de nouveau dans la vie active et vous remettre à parler en public, se faisant votre écho il s'écrira : «Voilà des sentiments dignes de vous : l'oisiveté a des douceurs, j'en conviens, mais elle est sans gloire et vous condamnait à vivre obscur". Il y a lieu de dire à un tel homme : "Je te vois, étranger, tout à coup devenu Autre que jusqu'ici je ne t'avais connu". Je n'ai que faire d'un ami changeant à mes moindres variations et se conformant à tous mes gestes : mon ombre y réussit mieux que lui. J'en veux un qui avec moi dise la vérité et décide franchement. Voilà donc un des moyens de reconnaître le flatteur d'avec l'ami.

Il est une autre différence qu'il faut saisir dans leurs similitudes. L'ami véritable ne nous imite pas en toutes choses; ce n'est pas, non plus, un approbateur forcené : il approuve seulement ce qui est le mieux; et, comme dit Sophocle : "Il est fait pour aimer, non haïr avec nous". Ainsi, il veut de grand cœur partager nos succès honorables, notre passion pour le beau, mais il ne s'associe point à nos égarements et à nos faiblesses. Et toutefois, qui sait si, comme pour les ophtalmies, la fréquentation et la société habituelle ne produit pas une sorte de contagion; si l'on ne prend pas, pour ainsi dire, la couleur des gens; si l'on ne se pénètre pas malgré soi de quelques-uns de leurs vices et de quelques-unes de leurs erreurs? Par exemple, les disciples de Platon imitaient, à ce que l'on rapporte, la courbure de ses épaules; ceux d'Aristote, son bégaiement; les courtisans du roi Alexandre, son inclinaison de cou et l'âpreté de sa voix dans la conversation. Car il est bien vrai que quelques-uns, sans s'en apercevoir, se règlent en beaucoup de points sur les mœurs et la manière de vivre d'autrui. Mais pour le flatteur, il est entièrement semblable au caméléon, qui s'assimile toutes les couleurs, à l'exception de la blanche. Notre homme aussi, ne pouvant réussir à se rendre semblable en ce qui est digne d'éloges, ne laisse du moins sans l'imiter rien de ce qui est honteux. Comme les mauvais peintres ne peuvent, à cause de leur insuffisance, atteindre à

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

la ressemblance de ce que les visages ont de beau et qu'ils se bornent à reproduire minutieusement les rides, les taches de rousseur et les verrues; de même le flatteur saura imiter l'intempérance, la superstition, la colère, la dureté envers les domestiques, la défiance à l'égard des familiers et des proches, Naturellement il est porté de lui-même vers ce qui est pire, et il semble d'autant plus éloigné de blâmer le vice qu'il s'attache à l'imiter. En effet l'on est suspect si l'on recherche ce qui est le meilleur, si l'on paraît s'affliger et s'indigner des fautes de ses amis. C'est là ce qui perdit Dion dans l'esprit de Denys, Samius dans celui de Philippe, Cléomène dans celui de Ptolémée, et ce qui causa leur ruine totale. Mais le flatteur, voulant à la fois être et paraître agréable en même temps que digne de confiance, s'autorise de ce qu'il appelle son entier dévouement pour ne point blâmer ce qui est mal. Il a en ce genre des sympathies et des affinités pour toutes choses. Aussi ne voudra-t-il pas rester étranger même à ce qui est involontaire et fortuit. Pour flatter un malade il se laissera croire atteint de la même maladie : il dira que sa propre vue baisse, qu'il n'entend pas bien, s'il fréquente des gens à demi aveugles ou à demi sourds. C'est ainsi que les flatteurs de Denys, sachant qu'il y voyait à peine, se jetaient les uns sur les autres et faisaient tomber les plats de dessus la table. Quelques-uns vont plus avant dans cette participation aux infirmités : ils veulent se contrefaire jusqu'en dedans et s'imprégner des affections les plus intimes et les plus secrètes de ceux qu'ils flattent. Ont-ils compris que vous êtes malheureux par votre mariage, que vous vous défiez de vos enfants ou de vos domestiques ; ils ne s'épargnent pas eux-mêmes. Vous les verrez se lamentant du chagrin que leur causent leurs enfants propres, leur femme, leurs parents, leurs familiers, et ils énuméreront certains griefs de nature toute secrète. La ressemblance, en effet, les rend plus sympathiques pour nous; ou plutôt ce sont comme des gages que l'on a reçus d'eux. Dès lors on laisse échapper en leur présence quelque aveu secret, à la suite duquel on se sert d'eux et l'on craint d'être à leur égard en reste de confiance. J'en sais un, pour ma part, qui avait jeté sa femme hors de chez lui pour imiter son ami qui avait renvoyé la sienne. Mais comme il allait chez elle en secret et la faisait venir, on le surprit, et ce fut la femme de l'ami qui s'en

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

aperçut. Tant il est vrai, qu'il ne fallait avoir aucune expérience du flatteur, pour penser que les iambes suivants s'appliquassent mieux à lui qu'à l'écrevisse de mer : "Tout son corps n'est que ventre, et son œil voit partout; Il marche avec ses dents ..." car c'est là le portrait du parasite, le portrait "De ces amis de table ou de la poêle à frire", comme dit Eupolis.

Mais réservons ces détails pour la partie de notre traité qui leur est spéciale. Il est toutefois, en matière d'imitations, un artifice du flatteur que nous ne devons pas omettre : c'est que, s'il copie quelque bonne qualité de celui qu'il flatte, il conserve toujours à celui-ci la supériorité. Car les véritables amis ne sont animés mutuellement d'aucune rivalité, d'aucune jalousie : que leurs succès soient égaux ou qu'ils soient moindres, ils n'en conçoivent ni impatience ni orgueil. Mais le flatteur, se souvenant toujours qu'il remplit un rôle secondaire, reste, dans son imitation, au-dessous de l'égalité; il consent à accepter en tout le rang inférieur et le désavantage, hormis dans le mal. Dans le mal il ne se laisse pas devancer. Si vous êtes de mauvaise humeur, il se dira mélancolique; si vous êtes superstitieux, il sera transporté de fanatisme ; si vous êtes amoureux, il sera fou par amour. «Vous avez ri plus que de raison", dira-t-il «mais moi, j'ai failli crever de rire". Pour les choses louables et honnêtes, c'est le contraire. Il déclare qu'il court bien, mais que vous avez des ailes; qu'il se tient convenablement à cheval, mais qu'il ne saurait le disputer à un hippocentaure tel que vous. «Je suis bon poète», dira-t-il, «et je ne tourne pas mal un hémistiche, "Mais je n'ai point la foudre : elle est à Jupiter." De cette façon, en même temps qu'il paraît mettre en relief chez un autre le talent préféré par cet autre et que lui-même imite, il montre, en restant inférieur, qu'il ne saurait le posséder à un degré semblable. Voilà, pour ce qui est des imitations, quelles sont les différences entre le flatteur et l'ami.

Mais une chose encore, avons-nous dit, leur est commune, à savoir le plaisir qu'ils donnent, puisque l'homme de bien n'est pas moins heureux de ses amis que le vicieux ne l'est de ses flatteurs. Voyons donc à déterminer exactement la différence qui existe aussi à cet égard. Or nous la déterminerons en montrant quelle est la portée du plaisir qu'ils donnent

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

l'un et l'autre; et veuillez bien vous placer à mon point de vue. L'huile à parfumer répand une bonne odeur, tel antidote aussi ; mais l'huile et l'antidote diffèrent en ce que celle-là est destinée à l'agrément sans rien de plus, tandis que celui-ci a la vertu de purger le corps, ou de le réchauffer, ou de lui donner de la chair, et la bonne odeur n'y est qu'un accessoire. Autre similitude : les peintres combinent des effets de coloris et de teintes éblouissantes; et pareillement, il y a certaines drogues médicinales, à couleur fleurie et dont la nuance n'est rien moins que repoussante. A quoi donc tient la différence? Évidemment ce sera l'usage final qui la déterminera. Eh bien de même, les grâces déployées par les amis, outre qu'elles sont un honneur et un profit, ont encore quelque chose qui charme comme une sorte de fleur. Que de fois une partie de plaisir, la table, le vin; que de fois, vraiment, le rire, des propos folâtres échangés, ont servi, comme agréables assaisonnements, à faire accepter l'honnête et le sérieux! C'est même à ce sujet que le poète a dit : "Ils s'égayaient entre eux d'agréable propos"; et encore : "... Rien autre ne pourrait De nos chers entretiens interrompre l'attrait". Mais pour ce qui est du flatteur, son affaire, son unique but, c'est d'apprêter, comme en une cuisine, et d'assaisonner toujours une plaisanterie, un acte, une parole, qui auront le plaisir pour cause ou pour effet. Bref, il croit devoir faire tout pour être agréable ; l'ami, accomplissant toujours ce qu'il doit, est souvent agréable, mais aussi il déplait souvent. Non pas qu'il veuille se rendre déplaisant; mais s'il voit qu'il soit meilleur de l'être, il ne reculera pas non plus devant cette nécessité. Car de même qu'un médecin, si la chose est utile, vous fait prendre du safran et du nard, et souvent aussi, en vérité, vous ordonne des bains délicats, une nourriture friande, mais que d'autres fois, laissant de côté ces douceurs, il vous bourre de castoréum, "De polium puant, à la fétide odeur"; ou bien qu'il broie de l'ellébore et vous force à l'avaler sans avoir l'intention de vous être désagréable cette fois, pas plus qu'il n'avait voulu auparavant vous faire plaisir, puisque dans un cas comme dans l'autre c'était l'intérêt de votre santé seule qui l'avait guidé ; de même, l'ami saura vous donner des éloges et de douces paroles, il vous grandira à vos propres yeux, il vous caressera, mais ce sera pour vous conduire au bien, comme

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

celui-ci : "Teucer, mortel aimé, roi, fils de Télamon, Dirige ainsi ta lance" ou comme cet autre : "Pourrais-je t'oublier jamais, divin Ulysse"? Mais aussi, quand il y aura besoin de corriger, d'attaquer avec une parole incisive et une franchise pleine de sollicitude, il n'hésitera pas : "Fils d'un dieu, Ménélas, perdez-vous la raison? Ne soyez pas si fou ..." Quelquefois même l'ami joindra l'acte aux paroles. Ainsi Ménédème, voyant que le fils de son cher Asclépiade tenait une conduite licencieuse et déréglée, ferma sa porte à ce jeune homme, ne lui adressa plus la parole; et il ne tarda pas à le réformer. Arcésilas interdit son école à Battus, parce que celui-ci avait, dans une comédie, fait un vers contre Cléanthe : il fallut le pardon accordé par ce dernier ainsi que le repentir de l'offenseur, pour que la réconciliation s'opérât. Car il est permis de chagriner son ami si l'on doit à cette condition lui être utile, mais il ne faut pas en le chagrinant que l'on brise l'amitié. Le reproche mordant ne doit être qu'un remède destiné à sauver et à garantir celui que l'on soigne. C'est pour cela que, semblable à un musicien, l'ami sait, en vue du beau et de l'utile, modifier le ton de son instrument : tantôt il relâche les cordes, tantôt il les resserre; il est souvent agréable, toujours il est utile. Mais le flatteur, qui n'a constamment qu'une corde, celle du plaisir et de l'agrément, est dans l'habitude de la faire résonner seule. Il ne sait ce que c'est qu'un acte d'opposition, qu'un mot contrariant; il ne suit d'autre volonté que celle que l'on manifeste, chantant et parlant toujours à l'unisson. Aussi, de même qu'Agésilas, au rapport de Xénophon, était bien aise d'être loué par ceux qui ne demandent pas mieux que de critiquer, de même il faut estimer que celui-là réjouit et complaît en ami, qui peut aussi quelquefois déplaire et résister; et le commerce d'un homme qui veut être continuellement agréable, qui vise uniquement à ce but, qui ne dit jamais une seule parole sévère, doit inspirer de la défiance. Et, en vérité, il faut avoir présent à l'esprit ce mot d'un Lacédémonien devant qui l'on faisait l'éloge du roi Charillus : Comment serait-il vertueux, puisqu'il n'est pas même âpre contre les méchants ?

On dit que le taon se glisse sous les oreilles des taureaux, et la tique, sous celles du chien. Les ambitieux ont leur insecte, qui est le

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

flatteur. Il s'empare de leur oreille en les louant; il s'y attache; et difficilement on l'enlève pour l'écraser. Aussi est-il nécessaire, en pareil cas, d'user d'une décision vigilante et qui soit bien sur ses gardes, pour reconnaître si c'est à l'acte ou bien à l'homme que la louange s'adresse. Elle est décernée à l'acte, si par les gens l'homme est loué en son absence plutôt que devant lui; si ces gens ont, eux aussi, des sentiments pareils; si ce n'est pas l'homme qu'ils proposent à l'imitation, mais tous ceux qui font comme lui; si, enfin, après avoir tenu telle conduite et tel langage, ils ne vont pas ensuite agir et parler contrairement; enfin, par-dessus tout, si l'on ne sent pas que les éloges dont on est l'objet causent du repentir ou de la confusion, de telle sorte que l'on eût mieux aimé avoir agi ou parlé autrement. Nous portons en effet dans notre intérieur un tribunal devant lequel nous nous jugeons à notre tour. Or ce tribunal n'admet pas l'éloge ; il est impassible, inflexible, et le flatteur ne saurait y prévaloir par surprise. Mais je ne sais comment il se fait que la plupart des hommes, quand ils sont malheureux, ne supportent pas de consolations; ils se laissent plutôt mener par ceux qui pleurent et se lamentent avec eux; et quand ils ont commis une faute ou manqué à quelque devoir, celui dont les reproches et le blâme provoquent leurs remords et leur repentir, celui-là leur semble un ennemi et un accusateur. Que vous leur adressiez au contraire des louanges, que vous les félicitiez de ce qu'ils ont fait, ils vous embrassent et croient à votre bienveillance, à votre amitié. Sans doute si pour une action, pour une parole, soit sérieuse, soit plaisante, on a des éloges et des applaudissements tout prêts, on ne fait du tort que sur le moment et pour la circonstance actuelle. Mais quand avec ces éloges on pénètre jusqu'au caractère, et que les flatteries ont pour effet d'attaquer, juste ciel! Le moral lui-même, on agit comme les domestiques qui dérobent, non pas sur le tas, mais sur ce qui est préparé pour la semence. Car la semence des actes, ce sont les dispositions de l'homme. Or aux mœurs, qui sont le principe, la source de la conduite, les flatteurs impriment une fausse direction en ornant le vice de noms qui n'appartiennent qu'à la vertu. «Dans les dissensions et dans les guerres», dit Thucydide, «on transfère la signification habituelle des mots aux actes eux-mêmes, afin de justifier

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

ceux-ci. La témérité irréfléchie passe pour courage dévoué; la lenteur prévoyante, pour lâcheté spécieuse; la modération, pour mollesse déguisée; un esprit toujours observateur est réputé essentiellement inactif.» Dans la bouche du flatteur, et c'est ce qu'il faut reconnaître afin de nous tenir sur nos gardes, dans la bouche du flatteur la prodigalité devient humeur libérale; la couardise est prudence; la folie, vivacité; l'avarice, modération; la passion amoureuse, tendresse et sensibilité. Il appelle courage ce qui est colère et dédain; bienveillance, ce qui n'est que bassesse et humilité. C'est ainsi, comme Platon dit quelque part, que l'amoureux se fait le flatteur de ce qu'il aime. Celui qui est camard, a, dit-il, une physionomie piquante; les nez aquilins son nez de rois; les carnations foncées dénotent du courage; les claires, des fils de dieux; et quant à ces teints dits couleur de miel, ils sont entièrement de l'invention des amoureux qui veulent faire prendre le change et cherchent à donner un nom agréable à la pâleur de ceux qu'ils aiment. Or, que l'on se croie beau quand on est laid, grand lorsqu'on est petit, ce sont des illusions de courte durée, dont le dommage est léger et facilement réparable. Mais il en est autrement de la louange qui accoutume à regarder les vices comme des vertus, à s'y abandonner non seulement sans répugnance, mais encore avec délices, de la louange qui enlève aux mauvaises actions la honte qu'elles doivent inspirer. Cette louange détermina la ruine complète des Siciliens, en donnant à la cruauté des Denys et des Phalaris le nom de haine pour les méchants et d'amour de la bonne justice; cette louange perdit l'Egypte, en appelant piété et culte des dieux la mollesse toute féminine d'un Ptolémée, ses accès de fanatisme, ses hurlements, ses danses, ses roulements de tambourins; cette louange, dans les siècles derniers, a failli renverser et détruire cet empire romain si admirable , en présentant avec perfidie le luxe, les débauches, l'ostentation d'un Antoine comme des actes de gaieté et de bienveillance quand c'était un abus insolent de la fortune et du pouvoir. Qui donc attachait à la bouche de Ptolémée la muselière des joueurs de flûte ; qui décidait Néron à se dresser un théâtre où il jouait la tragédie couvert du masque et chaussé du cothurne? N'était-ce pas la louange prodiguée par les flatteurs? A la plupart des souverains ne dit-on

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

pas, pour peu qu'ils fredonnent, que ce sont des Apollons; s'ils s'enivrent, des Bacchus; s'ils s'exercent à la lutte, des Alcides? Ils sont ravis de ces adulations; et la flatterie les entraîne, hors de la bonne voie, dans toute sorte d'actes honteux.

C'est pour cela qu'il faut se tenir principalement en garde contre les louanges du flatteur. Du reste, lui-même il ne s'y trompe pas. Il est habile à écarter tous les soupçons. A-t-il mis la main sur un fat magnifiquement habillé, ou sur un campagnard au cuir épais, il déploie toute sa verve moqueuse : on croirait voir le Struthias de la comédie, qui marche sur le ventre de Bias et piétine sur cette stupidité avec force éloges en lui disant : "Vous avez plus largement bu que le roi Alexandre», et en crevant de rire à l'histoire du Cyprien. Mais s'il reconnaît que ce soient des gens de meilleur goût, qui l'observent en ce moment avec une attention toute particulière et qui se tiennent en garde pour bien défendre la place et la position, ce n'est pas en face qu'il adresse sa louange. Il s'y prend de loin, il tourne à l'entour, il s'avance insensiblement comme s'il s'agissait d'un animal qu'il voulût approcher sans bruit pour le tâter et l'essayer. Tantôt ce sont des éloges exprimés par d'autres personnes touchant l'homme en question, éloges qu'il répète, comme on en use en rhétorique, en faisant intervenir une tierce personne pour interlocuteur. Il se trouvait sur la place publique, dira-t-il, avec des étrangers ou bien avec de vieilles gens, et il a été très agréablement surpris de les entendre rappelant mille choses flatteuses sur le compte de son ami et de recueillir les témoignages de leur admiration. D'autres fois, au rebours, ce sont des griefs légers et purement imaginaires qu'il invente et qu'il suppose avoir été dit sur vous; puis, comme s'il les tenait d'une bouche étrangère, il arrive en toute diligence, et il vous demande en quel endroit vous avez dit ou fait telle chose. Vous vous en défendez, comme il est naturel; et c'est de là même qu'il prend son point de départ pour vous enlacer dans le filet de ses éloges : «Aussi m'étonnais-je que vous eussiez parlé mal d'un ami, vous qui n'êtes pas fait pour médire même de vos ennemis ; que vous vous fussiez approprié le bien d'un autre, vous qui prodiguez si largement le bien qui est à vous."

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

Certains flatteurs emploient le procédé des peintres, qui font ressortir les parties brillantes et lumineuses d'un tableau en plaçant près d'elles des ombres et des teintes foncées. Ainsi, par cela même qu'ils blâment certaines façons d'agir toutes contraires et qu'ils les réprouvent en termes pleins d'invectives, de mépris et de dérision, ils louent et ils entretiennent, sans que l'on s'en aperçoive, les vices de ceux qu'ils flattent. La modération, en effet, est blâmée par eux comme étant de la rusticité, quand ils ont affaire à des hommes débauchés, avides, malfaisants et enrichis par des moyens honteux et coupables; le contentement de sa position, l'esprit de justice sont appelés par eux pusillanimité, impuissance d'agir. Mais s'ils se trouvent avec des gens paresseux, désœuvrés, et qui redoutent de se trouver au milieu de l'administration, ils n'ont pas honte de dire que ceux qui s'occupent de politique se donnent bien du mal pour les affaires des autres; et le désir des postes honorables est traité par eux de gloriole inutile. Quelquefois la flatterie consiste à traîner devant un orateur les philosophes dans la boue; à se faire bien venir des femmes sans pudeur en se moquant de celles qui n'ont pas d'amoureux et qui chérissent leur mari, et en disant de ces dernières que ce sont des créatures étrangères à toute grâce et mal apprises. Mais ce qui est d'une perversité plus grande chez le flatteur, c'est qu'il ne s'épargne pas lui-même. Car, ainsi que le lutteur se baisse afin de donner un croc-en-jambe à son adversaire, ainsi, en se blâmant, le flatteur glisse en dessous, et arrive, par ses éloges et son admiration, jusqu'à celui qu'il veut tromper. «Sur mer je suis plus peureux que le dernier esclave; je perds courage devant la fatigue ; à entendre des paroles mal sonnantes je deviens furieux : mais celui-ci, ajoute-t-il, «ne s'épouvante de rien, rien ne lui semble pénible; c'est un homme particulier: il supporte tout avec douceur et sans jamais en prendre du chagrin." Si, d'aventure, le personnage se regarde comme doué d'une profonde sagesse, s'il veut se donner pour un homme austère, irréprochable, que, dans une intention droite du reste il jette toujours ces paroles : "N'outrez à mon égard le blâme ni l'éloge, Fils de Tydée ..." ce ne sera point par cette voie que notre maître flatteur l'attaquera. Il usera à son égard d'une autre manœuvre. «Il est venu, dira-t-il à sa dupe, lui demander des conseils pour

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

ses propres affaires, parce qu'il a besoin de s'adresser à quelqu'un de plus sage et de mieux avisé que lui-même. Sans doute il a d'autres amis avec lesquels il est plus familier; mais il y a nécessité absolue à ce qu'il l'importune. Et il ajoute : Où trouverons-nous un refuge, nous qui avons besoin de conseils? A qui nous sera-t-il possible de nous fier?" Puis, quand il a entendu ce que l'autre a dit, il se retire, quoi que ce puisse être, en proclamant qu'il a reçu un oracle et non pas un conseil. S'il a remarqué que notre homme s'attribue un certain mérite littéraire, il lui remet quelque œuvre de sa propre composition, en le suppliant de la lire et de la corriger. Comme le roi Mithridate aimait la médecine, quelques-uns de ses courtisans lui présentaient leurs membres à tailler ou à cautériser. C'était une flatterie de fait et non de parole : car aux yeux du monarque la confiance qu'ils lui témoignaient était une preuve de son habileté. "La puissance des dieux emprunte bien des formes"; mais ce genre d'éloges dissimulés demande les précautions les plus adroites pour être pris sur le fait. On y parviendra si l'on formule tout exprès devant le flatteur les conseils, les propositions les plus étranges et les corrections les plus déraisonnables. Comme il ne contredit jamais rien, qu'il approuve tout, qu'il accepte tout, et qu'à chaque proposition il s'écrie : «Bien ! Parfait !" on reconnaîtra jusqu'à l'évidence "Qu'en feignant de vouloir prendre le mot du guet Il songe, dans le fond, à son seul intérêt," c'est-à-dire, qu'il veut uniquement louer le personnage jusqu'à l'en faire crever d'orgueil.

Autre chose encore. Comme quelques-uns ont défini la peinture une poésie muette, pareillement il y a des éloges qui proviennent d'une muette flatterie. Car, de même que les chasseurs trompent mieux le gibier s'ils ont l'air de ne pas chasser, et s'ils feignent de suivre leur chemin, de faire paître un troupeau ou bien de labourer; de même les flatteurs atteignent mieux au but que se proposent leurs éloges s'ils semblent ne pas louer, mais faire autre chose. Céder soit son lit à table, soit son siège à celui qui survient, s'arrêter au milieu d'un discours débité devant le peuple ou le Sénat si l'on voit qu'un des riches veuille parler, renoncer immédiatement à la parole pour qu'il la prenne et descendre de la tribune, c'est montrer par son silence bien plus énergiquement que par tous les cris du monde

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

combien on reconnaît la supériorité et la haute raison du personnage. Aussi peut-on voir les flatteurs s'emparer des premiers sièges dans une assemblée où l'on doit parler et dans les théâtres. Ce n'est pas qu'ils s'estiment dignes de ces places, mais ils ont ainsi occasion de flatter les riches en se levant pour les leur céder. Ils commencent à parler dans une réunion, dans une assemblée, puis ils se retirent, comme en présence d'orateurs plus autorisés qu'eux; et ils se rangent sans difficulté à l'avis contraire si le contradicteur a du crédit, de la fortune, ou du renom. Aussi ne saurait-on se montrer trop sévère pour saisir sur le fait des concessions et des reculades de ce genre. Ce n'est pas à l'expérience, à la vertu, à l'âge qu'ils cèdent la place : c'est à la richesse, c'est au crédit. Dans l'atelier du peintre Apelle un certain Megabyse s'était installé à côté de lui, et il voulut parler sur les lignes et les ombres. «Vois-tu» dit l'artiste, ces petits garçons qui broient mes couleurs'? Ils te regardaient de tous leurs yeux tant que tu ne soufflais mot, et ils admiraient ta pourpre et tes joyaux en or; maintenant ils se rient de toi, depuis que tu t'es mis à discourir sur ce que tu n'as jamais appris». Pareillement Solon : à Crésus qui dans une conversation le questionnait sur le bonheur, il cita comme étant plus fortunés que le roi de Lydie un certain Tellus, obscur citoyen d'Athènes, et les deux frères Cléobis et Biton. Mais aux yeux des flatteurs, non seulement les monarques, les riches, les personnages en place sont, et ils le crient bien haut, heureux et fortunés, mais encore ils possèdent une prudence, une habileté sans égales, et ils ont le premier rang pour tous les genres de mérite.

Comprend-on, après cela, que quelques-uns trouvent insoutenable la proposition des stoïciens, qui déclarent le sage à la fois riche, beau, noble et revêtu de la royauté? Pour les flatteurs, du moment qu'un homme est riche, ils le proclameront tous ensemble orateur, poète, et, s'il le veut même, peintre, joueur de flûte, coureur agile, athlète vigoureux; ils se laisseront par lui terrasser dans la lutte, devancer à la course. C'est ainsi que Crisson l'Himéréen resta en arrière un jour qu'il courait avec Alexandre; mais le prince, qui s'en aperçut, témoigna son indignation. Carnéade disait que les enfants des riches et ceux des souverains n'apprennent bien qu'une seule chose, l'équitation, et qu'ils savent tout le reste mal ou

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

imparfaitement. L'écuyer chargé de les instruire dans le manége les abuse en leur donnant des éloges, et ainsi fait le maître de gymnastique en s'abattant sous eux; mais le cheval ne sait pas, et ne s'inquiète pas de savoir, si celui qui le monte est simple particulier ou personnage puissant, s'il est riche ou s'il est pauvre, et il désarçonne, de manière à leur casser le cou, les maladroits qui ne peuvent se tenir sur son dos. C'est donc une remarque sotte et perverse que celle de Bion. «Si l'on devait», disait-il, «rendre un champ fécond et productif en lui prodiguant des éloges, il me semble qu'on n'aurait pas tort d'employer ce moyen plutôt que de se donner bien du mal en le piochant. Ainsi donc il ne sera pas déplacé de louer un homme, si les compliments peuvent être utiles à celui qui les dispense et s'ils doivent rapporter des fruits de toute sorte.» A cela je répondrai, qu'un champ ne deviendra pas pire si on lui donne des louanges, tandis que c'est remplir un homme de vent, que c'est le précipiter vers sa ruine, que de le louer faussement et sans qu'il le mérite.

C'en est assez sur cet article'. Pour continuer par ordre, voyons ce qui a rapport à la franchise du langage. Voici ce qui devrait avoir lieu : de même que Patrocle, après avoir revêtu l'armure d'Achille, conduisit dans la mêlée les coursiers du héros, et qu'à sa lance du Pélion seule il n'osa pas toucher, renonçant à s'en servir; de même le flatteur, qui s'affuble, pour se déguiser, des insignes et des marques caractéristiques de l'ami, devrait s'abstenir d'une chose, à savoir de la franchise, comme étant une pièce que doit porter exclusivement l'amitié, comme étant "Arme grande, arme forte, et solide entre toutes" ; il devrait laisser la franchise sans y toucher, sans la contrefaire. Eh bien, non : pour éviter d'être reconnus par le rire, par le vin, par les sarcasmes, par les plaisanteries, de telles gens s'avisent d'élever leur manége jusqu'à la sévérité d'un sourcil mécontent; et ils mêlent à leurs louanges une sorte de blâme et de réprimande. Cette tactique là non plus, ne souffre point qu'elle passe sans avoir été soumise à l'examen. Pour moi, cela me rappelle une comédie de Ménandre, où un faux Hercule s'avance portant une massue qui n'est ni forte ni solide, espèce de jouet sans consistance et vide au dedans. Ainsi la franchise du flatteur est, par ceux qui en font l'expérience, reconnue molle, sans

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

énergie, sans vigueur. Elle produit le même effet que les oreillers à l'usage des femmes, lesquels semblent soutenir la tête et opposer quelque résistance, mais cèdent bien plutôt et s'affaissent. Cette franchise de mauvais aloi ne présente, non plus, qu'une ampleur vide, mensongère et produite par le gonflement : elle s'élève, elle se déploie, mais c'est pour se réduire à rien, pour tomber; et celui qu'elle avait reçu, qui s'y était appuyé, s'abat en même temps qu'elle. C'est que, en effet, la franchise sincère et affectueuse s'attaque aux fautes; la douleur qu'elle cause est salutaire et conservatrice. Comme le miel, qui rend les ulcères plus cuisants, mais qui les nettoie, elle est, au demeurant, profitable et douce ; et elle sera pour nous l'objet d'une mention spéciale. Mais le flatteur se trahit tout d'abord par son aigreur, son mécontentement, son inflexibilité à l'égard des autres. Il est intraitable avec les domestiques; il est terrible pour reprendre les fautes des parents et des amis; il n'admire qui que ce soit; il ne témoigne de déférence pour personne du dehors : il ne sait que mépriser. Incapable de pardon, calomniateur, il se propose seulement d'exciter les autres à la colère. Il veut se faire une réputation d'homme qui hait le vice. A l'entendre, «il ne se relâcherait qu'à contrecœur d'une telle franchise; il n'a jamais rien dit, jamais rien fait par com«plaisance». Et néanmoins, après cela, il feindra d'ignorer les fautes réelles, les fautes capitales, et d'en rien connaître. Mais il sera furieux quand il s'agira de s'emporter contre des peccadilles légères et tout extérieures. Il vous reprendra d'une voix forte et avec véhémence si, par exemple, il voit quelque vase, quelque meuble qui ne soit pas en sa place, si vous vous logez mal, si vous négligez votre chevelure ou vos habits, si vous ne soignez pas convenablement un chien ou un cheval. Mais que vous méprisiez les auteurs de vos jours, que vous abandonniez vos enfants, que vous ne respectiez pas les liens du mariage, que vous ayez du dédain pour vos familiers, que vous soyez un bourreau d'argent, ce n'est point son affaire : là il sera muet et sans hardiesse. Je le compare à un maître de gymnase, qui laisse l'élève athlète se livrer au vin et à la débauche, mais qui se montre d'ailleurs rigoureux sur l'emploi du flacon à l'huile et de l'étrille; ou au professeur de grammaire, qui réprimande un enfant pour des tablettes

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

et un stylet, mais qui n'a pas l'air d'entendre ses solécismes et ses barbarismes. Tel, en effet, est le flatteur, que devant un orateur pitoyable et ridicule il ne dira rien de la harangue, mais il le reprendra sur son organe, et l'accusera sérieusement «de se gâter le larynx en buvant froid». L'a-t-on chargé de parcourir une composition qui n'est d'aucune valeur; il se plaindra du papier trop épais, et du copiste qu'il traitera de barbouilleur et d'homme sans soin. C'est ainsi, pareillement, qu'à la cour de Ptolémée, lequel semblait aimer les lettres, ses courtisans le combattaient sur la propriété d'une expression, sur un hémistiche, sur un point d'histoire, et prolongeaient ces discussions jusqu'au milieu de la nuit. Mais pour ce qui était de la cruauté et de l'insolence par lui déployées, des supplices qu'il infligeait des exactions auxquelles il se livrait, aucun d'eux, bien qu'ils fussent en nombre considérable, ne s'y opposait. Comme un médecin, qui, ayant affaire à un malade atteint d'abcès et d'ulcères fistuleux, emploierait ses lancettes à lui tailler les cheveux et les ongles, de même le flatteur applique sa liberté de langage aux parties qui ne souffrent point et qui n'ont pas de mal.

D'autres, encore plus adroits que les précédents, s'attachent à rendre agréables la franchise et les reproches. Ainsi, Agis l'Argien, voyant Alexandre combler de présents considérables un homme dont le métier était de faire rire, s'écria d'un air de dépit et de mécontentement : «Quelle indigne absurdité !» Le roi se tourna vers lui avec colère, et lui demanda ce qu'il venait de dire. «J'en conviens», répondit Agis : «je suis furieux et indigné de ce que vous autres, fils de Jupiter, trouviez tous également du plaisir à écouter ceux qui vous flattent et vous font rire : car Hercule s'amusait de je ne sais quels Cercopes; Bacchus, des Silènes ; et ce sont gens de la même espèce qu'il nous faut voir en faveur auprès de vous». Tibère étant venu un jour au sénat, on vit un de ses flatteurs se lever : «Puisque nous sommes des citoyens libres», dit-il, «nous avons le droit de parler avec franchise, sans aucune réticence, sans aucune réserve, sur ce qui regarde les intérêts publics». Ayant fait ainsi dresser l'oreille à tous, il obtint un grand silence, et Tibère écoutait attentivement. «O César», dit-il, «entendez le sujet de plainte que nous avons tous contre vous, et dont

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

nul n'a le courage de vous parler ouvertement: c'est que vous négligez votre personne, que vous compromettez votre santé, que vous vous épuisez de soucis et de travaux pour nous, sans prendre de relâche ni jour ni nuit». Comme il traînait sur de tels développements, on dit que l'orateur Cassius Sévérus s'écria : «Voilà une franchise qui tuera son homme».

Ce sont là flatteries de moindre conséquence; mais celles que je vais dire sont dangereuses et fatales, si elles s'adressent à des hommes peu habitués à réfléchir : c'est quand on les accuse de passions et de défauts contraires aux leurs. Par exemple Himérius, le flatteur, tout en sachant qu'un riche Athénien était de l'avarice la plus servile, le blâmait pour sa prodigalité et son insouciance, allant jusqu'à lui dire : «Un jour vous mourrez misérablement de faim avec vos enfants». Et au contraire, à celui qui est dissipateur et dépensier ils adresseront des reproches «sur sa mesquinerie sordide» ; comme faisait Titus Pétronius s'adressant à Néron. Si des princes s'emportent contre leurs sujets jusqu'à la rigueur et à la cruauté, les flatteurs les sommeront «de renoncer à cette clémence excessive, à cette humanité qui est hors de saison et sans profit». Ainsi encore manœuvrera celui qui pour flatter un niais, un poltron, un incapable, feint de se garer et d'avoir peur de lui comme d'un homme terrible et décidé à tout entreprendre. Qu'un envieux, aimant toujours à médire et à blâmer, se laisse aller par hasard à faire l'éloge d'un personnage illustre, le flatteur prendra le panégyriste à partie et lui fera la guerre sur ce qu'il traitera de maladie. "Vous louez», lui dira-t-il, «des personnes qui ne le méritent pas : car enfin, quel est cet homme; qu'a-t-il dit, qu'a-t-il fait de si brillant?» Mais c'est principalement lorsque l'amour est en jeu, que le flatteur porte ses plus grands coups et qu'il enflamme ceux qu'il adule. S'il les voit brouillés avec leurs frères, pleins de mépris pour leurs parents, de négligence pour leur femme, il se gardera bien de leur adresser des avertissements ou des reproches : il excitera davantage leur colère : «Vous n'avez pas le sentiment de vous-même ; c'est vous qui êtes cause de tout ceci par vos ménagements et l'humilité de votre attitude.» Mais s'il s'agit d'une courtisane, ou d'une femme mariée de qui on soit l'amant, et que l'on sente une démangeaison de colère ou de jalousie,

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

aussitôt le flatteur se présente avec sa franchise qui affecte un grand éclat. Il attise un feu déjà trop ardent; il fait le procès à l'amoureux, il l'accuse de n'être pas épris et de donner de nombreuses preuves d'une insensibilité désolante : «Ingrat ! Vous oubliez tant de baisers si tendres" ! C'est ainsi que les amis d'Antoine, voyant qu'il était fou de l'Egyptienne et qu'il brûlait pour elle, lui persuadait que c'était elle qui était amoureuse de lui, et ils lui reprochaient ce qu'ils appelaient sa froideur et ses dédains. «Voilà une femme», lui disaient-ils, «qui abandonne un si grand royaume et le séjour le plus délicieux, qui altère sa beauté à vous suivre dans les camps, qui accepte le rôle et les allures d'une concubine, «Et vous, au fond du cœur, vous restez insensible", vous ne tenez pas compte de ses chagrins.» Or, Antoine flatté qu'on l'accusât d'injustice, prenait du plaisir à de tels reproches plus qu'il n'en aurait ressenti même à des éloges, et il devenait, sans le savoir, la dupe de qui semblait l'admoneste. Des franchises de ce genre sont comme les morsures des femmes libertines, qui éveillent et activent les sensations voluptueuses au moyen de ce que l'on croirait devoir être douloureux. De même que le vin pur, remède souverain d'ailleurs contre la ciguë, devient, si on le mélange avec elle en l'y versant, inefficace contre la violence du poison, parce que celui-ci est porté promptement au cœur par la chaleur qui se développe; de même ces hommes pervers, sachant que la franchise est d'un puissant secours contre la flatterie, flattent précisément à l'aide de la franchise. Aussi Bias lui-même ne dit-il pas une bien belle réponse à quelqu'un qui lui demandait quelle est de toutes les bêtes la plus malfaisante. «C'est», lui dit-il, «parmi les bêtes sauvages le tyran, et parmi les apprivoisées le flatteur». Il eût été plus conforme à la vérité de répondre qu'entre les flatteurs , les apprivoisés sont ceux qui tiennent pour le bain et pour la table, mais que l'autre flatteur qui jusque dans votre chambre, jusque dans l'appartement des femmes, allonge, comme les branches d'un polype, sa curiosité, ses calomnies, sa malice, celui-là est une bête sauvage des plus féroces et des plus difficiles à manier.

S'il semble qu'il y ait un moyen de se préserver du flatteur, c'est de reconnaître et de se rappeler continuellement que notre âme se compose

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

de deux parties, l'une douée de sincérité, d'amour du beau et de la raison, l'autre déraisonnable, amie du mensonge et susceptible de passions violentes; que c'est à la meilleure des deux que l'ami adresse toujours ses conseils et ses encouragements, attentif comme un médecin qui veut améliorer encore et conserver notre santé. Mais le flatteur se concentre sur la partie passionnée et déraisonnable ; il l'excite et la chatouille; il la détermine à s'écarter de la droite raison, lui préparant et lui ménageant toujours quelques voluptés déshonnêtes. De même donc que certains aliments ne servent ni à augmenter le sang et les esprits, ni à donner plus de force aux nerfs et à la moelle, mais excitent seulement les parties sexuelles, activent les cours de ventre et engendrent une chair pourrie et mollasse; de même, par son langage le flatteur n'ajoute rien de bon à l'homme sage et réfléchi, mais il nous familiarise avec les voluptés amoureuses, il excite en nous des colères follement conçues, il enflamme notre jalousie, et nous inspire un orgueil aussi insupportable que déplacé. Il aggrave nos chagrins en se lamentant avec nous. Notre méchanceté, notre bassesse, notre défiance redoublent toujours de turbulence, d'aigreur, de soupçon, par suite de ses calomnies et des préventions qu'il nous suggère. Or c'est un manége qui n'échappera pas à ceux qui se tiennent sur leurs gardes : car ils savent que le flatteur couve constamment, pour ainsi dire, quelqu'une de nos passions et qu'il l'engraisse. Je le compare à un bubon, qui survient toujours là où il y a putréfaction et inflammation de l'âme. Êtes-vous en colère? "Châtiez», dira-t-il. Convoitez-vous? "Achetez". Avez-vous peur? «Fuyons». Concevez-vous quelques soupçons? «Ajoutez-y foi». Si en ces sortes de passions il est plus difficile d'apprécier l'influence du flatteur parce qu'elles sont trop violentes et trop fortes pour laisser le libre usage de la raison, il sera plus aisé de le surprendre quand il s'agira de moins puissantes affections, attendu que constamment il est le même. Par exemple, vous soupçonnez que vous avez trop bu ou que vous vous êtes donné une indigestion, et vous hésitez à entrer dans un bain ou à prendre de la nourriture. L'ami vous retiendra, vous recommandant l'abstinence et la réserve. Mais le flatteur vous entraînera au bain, il vous ordonnera de vous faire servir quelque plat nouveau, et «de ne pas vous macérer le corps

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

par une diète trop rigoureuse». S'agit-il d'un voyage, d'une traversée, de n'importe quel acte auquel il vous verra répugner par mollesse ; il dira que le moment ne presse pas, que la chose s'exécutera tout aussi bien en la différant ou si c'est un autre que l'on envoie. Vous vous êtes engagé envers un de vos amis à lui prêter ou à lui donner de l'argent. Vous changez d'avis, mais vous êtes retenu par la honte. Le flatteur s'ajoutera au pire plateau de la balance, et fera pencher votre décision du côté de votre bourse. Il battra en brèche vos scrupules, en disant que vous dépensez beaucoup, «qu'il vous faut suffire à beaucoup de gens, et qu'il vous engage à faire des économies.» De telle sorte, que si nous ne voulons pas nous cacher à nous-mêmes que nous sommes pleins de convoitise, éhontés ou pusillanimes, nous ne serons pris à aucun de ces artifices du flatteur. Car ce sera toujours en faveur de ces sortes de faiblesses qu'il plaidera, et c'est pour nous les faire outrepasser qu'il déploie sa franchise. C'en est assez sur cette matière.

Venons maintenant aux services à rendre et aux bons offices. Ici encore le flatteur s'efforce de donner largement le change et de dissimuler la différence qui le sépare de l'ami. Pour cela il déploie un empressement infatigable, et son zèle consiste à ne produire aucune objection. En effet les façons d'agir de l'ami sont, comme le langage de la vérité, simples, a dit Euripide, exemptes de détours et de feinte ; mais celles du flatteur, attendu qu'elles sont "Maladives en soi, veulent des soins habiles"; et certes elles exigent force préparations minutieuses. Ainsi, supposons qu'il s'agisse d'une rencontre dans la rue. Votre ami se trouve être passé auprès de vous sans vous avoir dit un mot, ou sans que vous lui ayez adressé la parole : il s'est contenté de vous envoyer un regard, un sourire, donnant et recevant tour à tour par les yeux seuls un témoignage de bienveillance et de familiarité. Mais le flatteur accourt; il vous poursuit; il vous présente la main d'aussi loin qu'il vous aperçoit. Si c'est vous qui lui avez adressé la parole parce que vous l'avez vu le premier, il se justifiera à l'aide de témoins et par serments plusieurs fois répétés. Il en est de même, s'il s'agit d'affaires. Les amis négligeront mille petits détails, ils n'affecteront pas un empressement et un zèle exagéré, ils ne s'offriront pas à prodiguer tous les

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

genres de bons offices. Mais pour ce qui est de l'autre, il se tient là, toujours présent, assidu, infatigable ; il ne laisse à personne l'occasion ni le temps de rendre un service; il veut que ce soit à lui que l'on commande; et si on ne lui donne pas d'ordres il est mortifié, ou plutôt son découragement et ses protestations passent toute limite.

Eh bien, cet empressement même est aux yeux des hommes sensés la preuve non pas d'une amitié véritable et honnête, mais d'une complaisance de courtisane s'attachant à vous plus chaudement que vous ne le demandez. Toutefois c'est la manière de formuler les offres de service, qui doit faire reconnaître mieux encore la différence de l'un et de l'autre. En effet, comme on l'a fort bien dit avant nous, la promesse faite par l'ami est conçue en ces termes : "Si je le puis, d'abord, si, c'est possible, ensuite"; mais le flatteur dit : "Tout ce qu'il vous plaira : vous n'avez qu'à parler". Ce sont des personnages du même genre que les comiques mettent sur la scène : "Qu'on me place devant ce soudard : on verra Que bientôt sous mon fouet son cuir s'attendrira. De son visage, moi, je veux faire une éponge. Ordonnez, Nicomaque ..." Ce n'est pas tout : aucun de vos amis ne vous prêtera sa coopération sans que vous l'ayez préalablement appelé en conseil, et sans qu'il ait jugé, sans qu'il ait apprécié les actes eux-mêmes au point de vue de la convenance et de l'utilité. Mais le flatteur n'aura pas besoin que vous lui permettiez d'examiner l'entreprise et que vous l'autorisiez à exprimer son opinion. Non seulement il a l'intention de céder et de vous complaire, mais encore il craint que vous ne le soupçonniez d'être indifférent ou de reculer devant la besogne. Il est aussi disposé, aussi ardent que vous, à voir l'accomplissement de vos désirs. C'est que l'on ne trouve pas facilement un riche ou un monarque capable de s'écrier : "Que n'ai-je un mendiant, moins qu'un mendiant même, Si l'on veut, mais enfin quelqu'un qui vraiment m'aime, Qui me parle sans crainte et du fond de son cœur!" Non : il faut à ces personnages, ainsi que dans les représentations tragiques, des chœurs d'amis chantant avec eux, ou un théâtre entier qui les applaudisse. C'est pour cela que, dans la tragédie, Mérope donne cet avertissement : "Faites-vous des amis parlant avec franchise ; Mais pour ces vils flatteurs, dont la

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

langue déguise Toujours la vérité, perfides complaisants, Fermez-leur votre porte ..." Or l'on fait ordinairement le contraire. Ceux qui ne faiblissent pas dans leurs discours et qui opposent une résistance jugée par eux utile, nous les détestons ; mais s'il s'en trouve qui pour nous faire plaisir soient vicieux, rampants, imposteurs, non seulement nous leur ouvrons notre porte et les recevons sous notre toit, mais encore nous les initions à nos sentiments et à nos actes les plus secrets. Parmi ces confidents celui qui est encore novice dira «que ce n'est pas convenable, et qu'il ne veut pas qu'on lui demande conseil pour des affaires d'une telle importance ; qu'il est à vos ordres d'ailleurs, et que vous pouvez disposer de lui». Un autre, qui saura mieux son métier, partagera vos irrésolutions ; il froncera le sourcil, secouera la tête sans dire mot. Mais aussitôt que vous aurez exprimé votre opinion : «Par Hercule !» s'écrira-t-il, «vous ne m'avez pas prévenu de beaucoup, car c'était justement ce que j'allais vous proposer Comme les mathématiciens disent que les surfaces et les lignes ne peuvent ni se courber, ni se prolonger, ni se mouvoir par elles-mêmes, attendu qu'elles n'ont pas de corps et ne se perçoivent que par la pensée, mais qu'elles subissent les courbures, les prolongements et les déplacements des corps dont elles sont les extrémités; de même vous trouverez que le flatteur dit toujours comme vous, partage vos opinions, vos sentiments, et même en vérité, vos colères. Ces signes suffisent pour que la différence soit facile à saisir. Elle l'est encore davantage, si l'on étudie la manière d'obliger les gens. Le service rendu par un ami, je le compare en quelque sorte à un être animé qui contient au-dedans de soi ses propriétés essentielles sans rien donner à la montre et à l'apparat. Souvent, de même qu'un médecin guérit certains malades à leur insu, un ami vous aura rendu service par une entrevue, ou bien par une transaction prudemment ménagée, et il aura pris vos intérêts en vous le laissant ignorer. Telle fut la conduite que, dans une circonstance entre autres, tint Arcésilas. Il était allé voir Apelle de Chios, alors malade, et avait eu occasion de reconnaître le dénuement de son ami. Il ne tarda pas à revenir, rapportant vingt drachmes; et s'installant auprès de lui : "Il n'y a ici, dit-il, que les éléments d'Empédocle, "L'air circulant partout, le feu, la terre et l'eau"; et tu n'es pas même couché convenablement.» En

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

disant ces mots, il souleva l'oreiller du malade, et furtivement y glissa la petite somme. La vieille servante d'Apelle la trouva bientôt, et elle en informa son maître avec admiration. Mais celui-ci se mit à sourire, et s'écria : "C'est un tour d'Arcésilas». Du reste, en matière de philosophie, les enfants naissent semblables à leurs pères. Lacydès, disciple de ce même Arcésilas, assistait avec d'autres amis Céphisocrate qui, assigné en justice, était venu se disculper devant le tribunal. L'accusateur ayant demandé l'anneau de Céphisocrate, celui-ci le laissa doucement tomber à terre. Lacydès s'en aperçut, et mettant le pied sur l'anneau, il le déroba aux regards. Or ce bijou constituait la preuve de l'accusation. Céphisocrate fut donc déclaré innocent ; mais au moment où il remerciait les juges, un des assistants qui avait sans doute observé ce manége, lui raconta le fait, et lui dit : «C'est Lacydès que tu dois remercier». Quant à celui-ci, il n'en avait parlé à personne. C'est ainsi, je pense, que les Dieux nous prodiguent le plus souvent des bienfaits à notre insu, parce que leur nature est d'aimer à être agréables et à faire du bien. Au contraire, l'office du flatteur n'a rien de juste, rien de vrai, de simple, de libéral. Ce sont des sueurs, des courses en tous sens, des exclamations, des tensions de visage, en un mot des signes de pure apparence, qui veulent faire croire à un dévouement utile, laborieux et empressé. C'est comme une peinture, d'affectation minutieuse, qui par des couleurs impudemment empâtées, par des plis rompus, par des rides et des lignes anguleuses, cherche à reproduire la réalité jusqu'à faire illusion. En outre, le flatteur est bien fatigant lorsqu'il énumère combien de courses il a faites dans votre intérêt, combien de tracas il s'est donné, que de gens sont devenus ses ennemis, que d'embarras, quelles graves épreuves il a eu à subir. C'est au point que l'on voudrait s'écrier: «La chose n'en valait pas la peine». En effet tout service reproché devient odieux; ce n'en est plus un; ce devient, au contraire, un poids insupportable. Or les bons offices que rendent les flatteurs sont reprochés par eux non pas plus tard, mais sur le moment même, de sorte que la honte vous en monte incontinent au visage. Au contraire l'ami, s'il est absolument obligé de raconter la circonstance dans laquelle il est intervenu, exposera le fait avec mesure, et de ce qui le concerne

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

personnellement il ne dira rien. Ainsi, les habitants de Smyrne ayant demandé du blé aux Lacédémoniens, et ceux-ci leur en ayant envoyé, ils ne pouvaient témoigner assez d'admiration pour un pareil service. «Nous n'avons rien fait de bien grand, dirent les Lacédémoniens : c'est en ayant décidé que pendant un seul jour hommes et bêtes nous nous abstiendrions de dîner, que nous avons assemblé ce tas.» Non seulement un service ainsi rendu est libéral, mais il devient plus agréable à ceux qui le reçoivent, parce qu'ils croient n'avoir pas été trop à charge au bienfaiteur.

Toutefois, ce n'est ni par la façon odieuse dont le bienfait est rendu ni par la prodigalité des offres de service que se reconnaîtra le mieux la nature du flatteur ; c'est bien plutôt par le caractère même des bons offices, selon qu'ils sont honnêtes ou honteux, selon que diversement ils tendent à l'utilité, ou au plaisir. Car il n'est pas vrai de dire, comme le prétendait Gorgias, que tout en voulant ne recevoir de son ami que des services honnêtes, l'ami soit disposé, dans plusieurs circonstances, à lui en rendre à son tour qui ne le soient pas. "Il faut associer ses vertus, non ses vices". L'ami vous détournera donc plutôt de ce qui n'est pas convenable; et s'il ne vous persuade point, il dira les belles paroles adressées par Phocion à Antipater : "Vous ne pouvez trouver en moi un ami et un flatteur», c'est-à-dire, un homme qui vous aime et qui ne vous aime pas. Il faut, en effet, prêter son concours à un ami, mais non pas l'assister dans ses mauvaises actions ; délibérer avec lui, mais non pas être son complice dans un guet-apens ; porter avec lui témoignage de la vérité, mais non pas tromper avec lui ; partager résolument ses disgrâces, mais non l'injustice d'aucun acte. Car si l'on ne doit pas même provoquer ses confidences pour ce qui est honteux, comment serait-il permis de tremper avec lui dans de coupables projets, de se déshonorer avec lui ? Comme les Lacédémoniens vaincus par Antipater dans une bataille se soumirent à ses conditions, quelque rigoureuses qu'elles dussent être , en stipulant qu'il ne leur en imposerait aucune qui fût déshonorante ; de même l'ami, quand il s'agira de rendre un service coûteux, dangereux ou pénible, sera le premier à demander que l'on s'adresse à lui et qu'on l'utilise : il sera tout zèle, et n'allèguera jamais aucun prétexte pour refuser; ce ne sera que s'il s'y joint la moindre honte,

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

qu'il congédiera son ami et qu'il demandera à être épargné. Tout au contraire, le flatteur se récuse quand les services à rendre présentent fatigue et danger. C'est une monnaie fausse : faites la résonner, et à l'épreuve elle ne donnera qu'un mauvais son. Je veux dire que les prétextes ne lui manqueront pas. Mais qu'il s'agisse de services honteux, bas et humiliants, vous pouvez peser sur lui : rien ne lui paraîtra indigne ou ignominieux. Voyez le singe : il ne sait pas garder la maison comme le chien, ni porter son maître comme le cheval, ni labourer la terre comme les bœufs ; mais aussi il supporte les insultes, les bouffonneries et les railleries, il s'offre comme étant bon à faire rire. Pareillement le flatteur, incapable de vous assister s'il s'agit de prendre la parole, de s'associer avec vous dans quelque charge, quelque lutte, se récuse pour tout ce qui demande du travail, pour tout ce qui est sérieux; mais aux opérations à faire sous le manteau jamais il n'oppose de refus. C'est un fidèle pourvoyeur d'amours. S'agit-il de racheter une créature de mauvaise vie, fiez-vous à sa diligence ; d'apurer le compte d'une dépense de vin, il sera d'une exactitude parfaite ; de préparer un festin, son activité sera sans égale ; de captiver une courtisane par des petits soins, il aura mille complaisances; de traiter avec rigueur quelques-uns de vos parents pour peu que vous lui en donniez l'ordre, reposez-vous-en sur son insolence ; de vous aider à chasser votre femme de chez vous, nul n'aura son inflexibilité et sa dureté. Ainsi donc, dans cette série d'épreuves même il n'est pas difficile de le prendre sur le fait. Commandez-lui ce que vous voudrez de honteux et de blâmable, il sera tout disposé à ne se ménager en rien pour vous faire sa cour, du moment que vous l'exigerez.

C'est en observant les dispositions du flatteur à l'égard de vos autres familiers, que vous vous convaincrez qu'il diffère essentiellement de l'ami. L'ami trouve une douceur sans égales à aimer et à être aimé en compagnie de plusieurs; et ses soins constants autour de celui qu'il aime n'ont d'autre but que d'assurer à ce dernier beaucoup de dévouements, d'amitiés et beaucoup de soins rendus. Il estime qu'entre amis tout est commun, et rien ne lui semble devoir être compris à plus juste titre dans cette communauté que les amis eux-mêmes. Mais celui dont le zèle est simulé, bâtard, de

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

mauvais aloi, attendu qu'il sait parfaitement qu'il profane l'amitié et qu'il en fait en quelque sorte une fausse monnaie, celui-là est naturellement envieux, et il exerce cette envie contre ses pareils, s'efforçant de les surpasser en bouffonneries et en babil. Quant à ceux qui valent mieux que lui, il n'ira certes pas contre ce char Lydien s'avancer seul à pied, ou à de l'or fondu opposer, comme dit Simonide, du plomb qui n'est même pas de bonne qualité. Aussi, toutes les fois que cette amitié frivole, empruntée et trompeuse, est mise en parallèle avec l'amitié véritable, solide et vigoureusement trempée, elle ne peut soutenir la comparaison, elle se trahit. Elle ressemble à cet homme qui avait peint des coqs d'une façon si pitoyable et si inhabile qu'il ordonnait à son esclave d'écarter le plus loin possible de la toile les vrais coqs. Lui aussi, il écarte les amis véritables et ne les laisse pas approcher. S'il ne peut faire autrement, il les caresse en apparence, il leur fait la cour, il les admire comme meilleurs que lui, mais en secret il lance et glisse contre eux quelques calomnies. Quand les propos à voix basse ont commencé à envenimer la plaie, mais qu'il n'a pas tout d'abord réussi complétement, il garde dans sa mémoire le procédé de Médius. Ce Médius était en quelque sorte le coryphée de la troupe des flatteurs qui entouraient Alexandre. Passé maître en ce genre de tromperies, il était toujours en campagne contre les plus honnêtes gens. Il enjoignait aux siens d'employer hardiment la calomnie et de déchirer, parce que, disait-il, si celui qui a été mordu parvient à guérir la blessure il en restera toujours une cicatrice. Or c'étaient ces cicatrices, ou plutôt ces ulcères gangrénés, ces chancres, qui avaient rongé Alexandre quand il fit périr Callisthène, Parménion et Philotas; quand il se livra complètement aux Agnon, aux Bagoas, aux Agésias, aux Démétrios, qui le jouaient par dessous jambe; quand il se laissa adorer et charger d'ornements par eux comme une idole barbare : tant est forte la puissance du flatteur qui veut complaire ! Et il semble qu'elle ne le soit jamais plus que quand elle s'adresse à ceux que l'on estime les plus grands. C'est parce qu'ils sont persuadés qu'avec le pouvoir souverain ils possèdent toutes les perfections, que le flatteur se rassure, s'enhardit, et procède si résolument. En effet les lieux les plus élevés sont d'un accès et d'une occupation moins facile pour

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

ceux qui procèdent par embûche; mais au contraire les âmes que le bonheur ou leur mérite naturel a élevées et rendues fières se laissent, si le bon sens leur manque, très facilement approcher par les êtres les plus bas et les plus méprisables.

C'est pour cela qu'au début de ce traité nous recommandions, et nous le recommandons encore ici, de supprimer en soi l'amour-propre et la présomption. Ce sont là nos premiers flatteurs, ceux qui font de nous une proie plus facile et toute prête pour les flatteurs embusqués à notre porte. Si, dociles à la voix du Dieu, nous sommes convaincus de l'excellence du «connais-toi toi-même" et de la singulière utilité qu'il peut offrir à chacun, si nous nous attachons à bien étudier notre nature, si nous nous rendons compte de la manière dont nous avons été élevés et instruits, nous y verrons le mélange de tant de milliers d'imperfections, de tant d'actes mauvais accomplis au hasard, de tant de discours et de sentiments blâmables, que nous ne donnerons guères de facilité aux flatteurs pour nous marcher sur le corps. Alexandre disait souvent, que s'il était des circonstances où il n'ajoutât pas foi à ceux qui le proclamaient Dieu, c'était quand il dormait ou quand il faisait l'amour, attendu qu'il dépouillait là toute noblesse et tout empire sur lui-même Et nous, si nous examinons ce qui se passe le plus souvent au fond de nos propres âmes, si nous reconnaissons ce qu'elles renferment constamment de turpitudes, de misères, d'imperfections, de fautes, nous nous surprendrons à sentir le besoin, non pas d'un ami qui nous donne des éloges et dise du bien de nous, mais d'un censeur rigoureux et armé de franchise qui nous reproche notre perversité intérieure. Car dans le grand nombre il y en a bien peu qui aient le courage de dire toute la vérité à leurs amis plutôt que de leur faire plaisir; et encore dans ce peu vous en trouverez difficilement qui sachent accomplir un pareil devoir : ils se figurent que la franchise consiste à employer l'outrage et les humiliations. Il est certain que, comme tout autre remède, la franchise appliquée mal à propos n'aboutit qu'à chagriner inutilement et qu'à troubler; elle produit en nous blessant les mêmes effets que la flatterie en nous caressant. On ne fait pas seulement du tort par des éloges déplacés : on en fait aussi par des reproches intempestifs, et c'est là

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

ce qui nous rend surtout facilement saisissables et accessibles aux flatteurs. Nous ressemblons à l'eau, qui abandonne les lieux escarpés et résistants, pour glisser dans les fonds creux et à terre molle. Il faut donc que la franchise soit tempérée par la douceur de caractère; il faut qu'elle procède avec réflexion, qu'elle diminue l'éclat et la vivacité de ce que j'appellerai sa lumière, de peur que, troublés et blessés par ces reproches continuels, par ces accusations qui n'épargnent rien, les gens n'aillent se réfugier à l'ombre de la flatterie et ne se tournent vers ce qui ne leur cause pas de souffrance. Car on doit, mon cher Philopappus, fuir tout vice par le moyen de la vertu et non par le vice contraire. Ainsi font pourtant quelques-uns, qui croient échapper à la timidité par l'impudence, et à la rusticité par la bouffonnerie. Il ne faut pas, pour s'éloigner de la lâcheté et de la mollesse, se rapprocher, aux yeux de tous, de la jactance et de la témérité. Il en est qui, voulant se justifier du reproche de superstition ou d'incapacité, vont professer l'athéisme ou devenir des intrigants. Il semble que leur caractère soit une pièce de bois qui était fléchie dans un sens et qu'ils courbent dans l'autre, faute de savoir la redresser. C'est une façon très inconvenante de désavouer la flatterie, que de blesser inutilement; et je ne sache pas de commerce plus grossier, plus incompatible avec la bienveillance, que celui des gens qui se rendent odieux et insupportables pour ne point paraître des amis sans noblesse et dignité. C'est, comme l'affranchi de la comédie, croire que l'égalité dans le droit d'user de la parole consiste à intenter des accusations. Ainsi donc, puisqu'il est honteux de tomber dans la flatterie en voulant complaire, honteux aussi, en voulant éviter la flatterie, de gâter par une franchise sans mesure ce qu'il y a de tendresse et de sollicitude dans l'amitié; puisqu'il faut ne tomber ni dans l'un ni dans l'autre excès, et placer, comme pour tout le reste, la perfection de la franchise dans l'usage modéré que l'on en fera, il semble que le fil même et la déduction de notre traité indiquent ce point-là comme devant servir, précisément de matière à la conclusion de notre discours.

Voyant donc qu'il y a comme des fatalités fâcheuses inhérentes à la franchise, nous la dégagerons d'abord de tout amour-propre. Prenons bien

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

garde de paraître faire des reproches parce que nous avons été lésés ou blessés personnellement : car on attribuera nos paroles non pas à la bienveillance, mais au dépit ; on y verra moins un avertissement qu'une plainte. Or la franchise est amicale et grave, le dépit est égoïste et il manque de dignité. Aussi avons-nous du respect et de l'admiration pour ceux qui usent de franchise à notre égard; mais si l'on nous parle avec l'accent du reproche, nous accusons à notre tour et nous répondons d'une façon dédaigneuse. Par exemple, bien qu'Achille semble user de franchise avec modération, le Roi des Rois ne le supporte pas ; et quant au contraire Ulysse l'attaque rudement au vif et lui dit : "Auteur de tous nos maux, que ne commandes-tu A d'autres combattants sans force et sans vertu"? Agamemnon cède et se montre patient, contenu qu'il est par ces paroles salutaires et sensées. En effet le roi d'Ithaque n'avait pas de motif particulier pour se mettre en colère: sa franchise était dictée par l'intérêt qu'il portait à la Grèce. Achille, au contraire, semblait ne l'attaquer que par un motif tout personnel. Du reste ce dernier héros lui-même, bien qu'il manque de douceur et de patience, bien qu'il soit "Dur, et prêt à frapper même des innocents" souffre, sans rien dire, que Patrocle lui lance souvent des paroles telles que celles-ci : "Du vertueux Pelée, ah ! tu n'es point le fils; Thétis aux pieds d'argent, Thétis n'est point ta mère; Et sous un ciel maudit, au sein de l'onde amère, Ce sont des rocs affreux qui t'ont donné le jour, Cruel, puisque ton cœur reste obstinément sourd A toute humanité ..." Car, de même que l'orateur Hypéride demandait que les Athéniens examinassent non pas seulement si sa parole était amère, mais encore si c'était gratuitement qu'elle était amère; de même les avertissements donnés par un ami doivent être exempts de toute passion personnelle, s'ils veulent être reçus avec respect, avec gravité, sans qu'on ose en quelque sorte regarder en face son censeur. Mais si vous laissez voir que, tout en usant de sincérité, vous abandonnez et laissez complétement de côté les fautes que votre ami a pu commettre contre vous-même; si, loin de lui reprocher des torts de ce genre, c'est sa conduite envers d'autres que vous attaquez avec tant de vigueur et sans ménagement, dès lors il ne pourra résister à l'accent d'une telle franchise ; et la réserve de celui qui

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

formulera le blâme augmentera l'amertume et la sévérité du blâme lui-même. C'est pour cela qu'il a été judicieusement dit, «que quand on est en colère contre ses amis ou en querelle avec eux, c'est alors surtout qu'il faut soigner et avoir en vue leurs intérêts et leur honneur». Mais il est encore pour l'amitié un devoir non moins impérieux que celui-là : notre ami semblât-il nous traiter nous-mêmes avec dédain et indifférence, nous ne devons pas moins lui représenter franchement ses torts envers d'autres. A cet effet, nous nous rappellerons la conduite de Platon. Ce philosophe, sachant qu'il avait encouru les soupçons et le mécontentement de Denys, lui demanda un moment d'entretien. Le prince le lui accorda, et il croyait que Platon allait se livrer à des plaintes et à des récriminations contre lui. Mais voici le langage que lui tint Platon : «Si vous saviez, ô Denys, qu'un homme eût fait voile pour la Sicile avec des intentions malveillantes, dans le but de vous nuire, mais sans en avoir trouvé l'occasion, est-ce que vous le laisseriez s'embarquer de nouveau? Est-ce que vous le verriez de sang-froid s'éloigner impuni?» — «Bien loin de là, ô Platon», répondit le prince : «car ce ne sont pas seulement les actes de nos ennemis, mais encore leur intention qu'il faut haïr et châtier». — «Pareillement», reprit Platon, «si quelqu'un venu ici par bienveillance pour vous se propose de vous faire du bien, mais que vous ne lui en fournissiez pas l'occasion, est-il juste qu'il soit méconnu par vous, et que vous soyez ingrat et dédaigneux envers lui?» — «Quel est ce quelqu'un?» demanda Denys. Platon répondit : «C'est Eschine, homme vertueux s'il en fut entre les disciples de Socrate, et capable de redresser par sa parole ceux qui pratiqueraient son commerce. Eschine a fait un long voyage sur mer pour suivre avec vous des entretiens philosophiques, et cependant vous le négligez». Ces paroles émurent Denys à un tel point, qu'aussitôt il entoura Platon de ses deux mains, l'embrassa ; et, ravi de tant de douceur et de grandeur d'âme, il s'occupa d'Eschine avec beaucoup de déférence et de générosité.

J'arrive maintenant à une seconde recommandation ; il faut comme se purger de tout rire, de toute raillerie, de toute bouffonnerie. Ce sont là d'indignes assaisonnements de la franchise : supprimons-les. De même que lorsqu'un chirurgien fait une amputation, le travail exécuté par lui doit

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

l'être avec une sorte de cadence, et en même temps avec précision, loin que sa main sautille, aille à l'aventure, ou promène l'instrument avec mollesse et sans utilité; de même la franchise comporte de la dextérité et de l'élégance, pourvu que l'agrément n'y gâte point le sérieux. Mais y joindre un ton grossier, cynique, injurieux, c'est tout à fait la compromettre et lui enlever son autorité. Aussi y a-t-il beaucoup d'à-propos et de bon goût dans cette parole d'un joueur de cithare, qui ferma la bouche à Philippe. Ce prince voulait soutenir une opinion différente de celle du musicien sur ce qui tenait à la manière de frapper les cordes. «Sire, lui dit-il, le ciel vous préserve de vous y connaître mieux que moi!» Au contraire, Épicharme mérite d'être blâmé. Hiéron avait fait périr quelques-uns de ses familiers, et à quelques jours de là il l'invitait à souper avec lui. «Pourtant, dit Épicharme, lorsque dernièrement vous avez sacrifié vos amis, vous ne m'avez pas invité». Antiphon, aussi, manqua de convenance. On discutait, et l'entretien avait lieu en présence de Denys, sur la question de savoir quel était le meilleur bronze. «C'est», dit Antiphon, «celui avec lequel les Athéniens coulèrent les statues d'Harmodius et d'Aristogiton». En effet, il n'y a pas plus d'utilité dans l'amertume et l'odieux de ces dernières paroles, qu'il n'y aurait d'agrément dans de grossières et fades plaisanteries : c'est la malveillance et l'injure jointes à un débordement de haine. En se conduisant ainsi l'on provoque sa propre perte. C'est véritablement, comme dit le proverbe, danser autour du puits. Et en effet Antiphon fut mis à mort par Denys le Tyran. De la même manière Timagène perdit l'amitié de César : non qu'il eût, à la vérité, prononcé aucune parole trop libre; mais dans les festins, dans les promenades, en toute circonstance où l'entretien ne roulait sur rien de sérieux, "Mais sur ce qui pouvait faire rire l'armée", Timagène s'autorisait de prétendus griefs amicaux pour injurier avec plus de raffinement. En effet, il est bien vrai que les comiques eux-mêmes ont composé pour le théâtre beaucoup de tirades pleines de réflexions austères et ayant trait à la politique. Mais les plaisanteries et les bouffonneries dont ils les accompagnaient, semblables à des assaisonnements de mauvais goût mêlés aux aliments, annulaient cette franchise et la rendaient vaine ; de sorte

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

que ce qui prévalait c'était l'opinion que les personnages donnaient de leur malveillance et de leur effronterie : et il n'y avait rien d'utile qui fût destiné à ceux qui entendaient ces maximes. Ainsi donc, il y à temps sans doute pour employer la plaisanterie et le rire contre ses amis, mais le langage de la franchise doit être sérieux et avoir une portée morale; et même, lorsqu'il s'agit d'objets importants, l'émotion, le geste, le ton de la voix, tout doit rendre la parole persuasive et entraînante. Du reste, si en chaque chose l'occasion omise est un grand tort, c'est à la franchise, surtout, que le manque d'à-propos enlève à peu près toute son utilité, et il faut évidemment se garder d'une telle gaucherie dans le vin et l'ivresse. C'est couvrir de nuages un ciel serein, que d'aller, au milieu d'une conversation badine et joyeuse, jeter des paroles propres à faire froncer le sourcil et à contracter le visage. C'est vouloir lutter contre le Dieu libérateur, qui délie, selon l'expression de Pindare, la chaîne des chagrins et des soucis. Il y a d'ailleurs un grand péril à manquer ainsi d'à-propos. L'âme est facilement emportée à la colère par le vin; et souvent l'ivresse abuse de la franchise pour la changer en haine. Il n'y a nulle générosité, nul courage, il y a, au contraire, lâcheté à manquer de franchise quand les personnes sont à jeun, puis à en faire montre à table : c'est imiter les chiens peureux. Il est inutile d'insister plus longuement sur ce point.

Il arrive souvent qu'à des amis favorisés de la fortune on ne veuille ni n'ose adresser des remontrances, et que l'on regarde la prospérité comme devant rester inaccessible et étrangère à tout avertissement. C'est quand ils ont éprouvé quelque chute et quelque revers qu'on s'appesantit sur eux, qu'on les écrase, qu'on les tient humiliés sous sa main. Alors, comme un torrent qui avait été retenu par force et contre nature, la franchise s'élance contre eux à flots pressés. On profite avec joie du changement de fortune pour se venger et de dédains antérieurs et de sa propre impuissance. Il n'est pas mauvais de nous étendre sur ce texte et de répondre à Euripide qui dit : "Quand le sort est propice, à quoi bon les amis"? La franchise, lui dirons-nous, ne s'adresse jamais plus utilement qu'aux heureux, parce qu'elle doit réprimer en eux l'excès de confiance. Bien peu de mortels savent conserver la modération au sein de la

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

prospérité. Pour le plus grand nombre il est nécessaire que cette modération leur vienne d'autrui plutôt que d'eux-mêmes ; il faut que ce soit une prudence étrangère qui apaise l'orgueil et le trouble suscités en eux par la fortune. Quand le destin renverse et détruit leur grandeur, les événements suffisent à eux seuls pour leur inspirer de la sagesse et du repentir; ils n'ont plus alors besoin d'amis qui usent de franchise avec eux et leur adressent des. Paroles pénibles et mordantes. C'est véritablement au milieu de tels revers, "Qu'on aime à rencontrer le regard d'un ami" qui vous console et vous raffermisse. Ainsi, d'après le rapport de Xénophon, le visage de Cléarque au milieu des combats et des conjonctures périlleuses était si calme et si doux, que les soldats en le regardant affrontaient plus résolument les dangers. Mais employer la franchise et la violence du langage à l'égard d'un ami malheureux, c'est appliquer à des yeux affaiblis et enflammés un topique qui doit trop exciter la vue : loin qu'il y ait adoucissement ou guérison du mal, le dépit s'ajoute à la souffrance, et le malade. N'est que plus exaspéré. Hâtons-nous de le dire : quand un homme se porte bien, il ne songe pas à s'irriter et à s'impatienter si un de ses amis lui reproche ses bonnes fortunes, ses débauches de table, ou même s'il lui cherche querelle de ce qu'il est paresseux, ne fait pas d'exercices, prend trop de bains, se gorge outre mesure ; mais c'est quand il est malade que les réprimandes lui sont insupportables; et pour lui un supplice plus pénible encore que la maladie, c'est de s'entendre dire : «Savez-vous ce qui vous a mis dans cet état? C'est votre intempérance et votre mollesse, c'est la bonne chère, ce sont les femmes». Pouvais-tu, maladroit, parlé plus mal à propos! J'écris mon testament; les médecins me préparent du castoréum ou de la scammonée; et voilà que tu me sermonnes, que tu me fais de la morale! Pareillement, la position de nos amis quand ils sont dans le malheur ne demande pas de notre part de la sévérité et un langage sentencieux, mais de la douceur et une assistance secourable. Voyez les nourrices quand les petits enfants se sont laissé tomber. Ce n'est pas pour les gronder qu'elles courent à eux: elles les relèvent, les essuient, les rajustent; et c'est plus tard qu'elles les tancent et les corrigent. On dit que Démétrius de Phalères, exilé de sa patrie et retiré à Thèbes obscur et

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

inconnu, vit avec déplaisir Cratès s'avancer à sa rencontre, parce qu'il s'attendait à une franchise toute cynique et à des propos amers. Mais Cratès l'abordant avec douceur, lui parla de l'exil comme d'une condition qui n'avait rien de fâcheux et d'insupportable, ajoutant, qu'au contraire, Démétrius avait échappé ainsi à une suite de dangers et d'attaques violentes, et il l'exhorta à prendre confiance en soi-même et en ses principes. Démétrius fut ravi de joie ; et tout à fait rassuré, il dit à ses amis : «Que j'en veux à ces affaires et à ces occupations, qui m'avaient empêché d'apprécier un tel personnage!» "A votre ami qui pleure offrez douces paroles; N'ayez de durs sermons que pour les têtes folles". Voilà comme agissent les amis dont le cœur est noble. Mais ceux qui, pleins de sentiments vils et bas, se constituent les flatteurs de la prospérité, ceux-là, disait Démosthène, je les compare aux fractures et aux foulures, qui se ravivent quand le corps est dans une mauvaise disposition. Ils s'attachent à vous dans les revers; on dirait qu'ils en sont heureux et qu'ils en jouissent. Et pourtant si un ami qui a péché pour avoir obéi à quelque mauvaise inspiration mérite un avertissement, il suffit de lui dire : "Ce ne fut pas, du moins, de mon consentement : Je vous ai là-dessus raisonné longuement".

Dans quelles circonstances faut-il donc que l'ami se montre énergique, et quand devra-t-il déployer une franchise absolue ? C'est lorsque la volupté, la colère, l'insolence sont près de faire invasion, et que la circonstance exige que l'on déclare la guerre à une avidité ou à une incurie déraisonnables. Telle fut la franchise de Solon à l'égard de Crésus amolli et corrompu par une prospérité éphémère, quand ce sage l'engageait à considérer la fin des choses; de Socrate à l'égard d'Alcibiade, quand il le corrigeait, quand sa parole sévère lui arrachait de véritables larmes et lui bouleversait le cœur; de Cyrus à Cyaxare; de Platon à Dion, lorsque, celui-ci étant entouré du plus pompeux éclat et fixant sur lui-même les regards de tous les hommes à cause de sa gloire et de l'importance de ses actes, Platon l'exhortait à éviter et à craindre l'arrogance, «qui le condamnerait à vivre dans l'isolement». Au même Dion Speusippe écrivit, qu'il n'eût pas à s'enorgueillir si les petits enfants et les femmes sans conséquence parlaient beaucoup de lui, mais qu'il songeât plutôt à doter la Sicile d'institutions

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

pieuses et justes ainsi que de bonnes lois, afin de faire honneur à l'Académie. Au contraire Euctus et Euléus, courtisans de Persée, accompagnaient constamment ce prince, à l'exemple des autres, lorsqu'il était dans la prospérité ; ils n'étaient occupés qu'à lui plaire, qu'à consulter ses moindres gestes. Mais lorsqu'il eût été vaincu à Pydna et mis en fuite par les Romains, ils tombèrent sur lui avec d'amers reproches; et ils lui rappelèrent toutes ses fautes, toutes ses négligences, en lui faisant honte de chacune d'elles, jusqu'au moment où le prince, douloureusement outré de dépit et de colère, les frappa tous deux de son poignard et leur donna la mort.

Voilà donc que nous avons déterminé d'une manière générale quelles sont les occasions favorables pour parler avec franchise. Il est d'autres opportunités que souvent nos amis offrent eux-mêmes ; celles-là nous devons, dans notre sollicitude, ne pas les négliger, et il importe de savoir les mettre à profit. Quelquefois une interrogation, un récit, le blâme ou l'éloge auxquels a donné lieu un acte semblable accompli par un autre, sont autant d'à-propos offerts à la franchise. Ainsi l'on rapporte que Démarate ayant quitté Corinthe pour se rendre en Macédoine à l'époque où Philippe était brouillé avec sa femme Olympias et son fils Alexandre, le roi lui fit un excellent accueil, et lui demanda jusqu'à quel point les Grecs étaient en bonne intelligence les uns avec les autres. Démarate s'autorisa de son amitié et de l'ancienneté de leur liaison pour lui dire : "En vérité, Philippe, voilà qui est beau ! Vous m'interrogez sur la concorde qui règne entre les habitants de l'Attique et ceux du Péloponnèse, et vous ne vous occupez pas des dissensions et des querelles si graves qui remplissent votre propre maison». J'approuve aussi Diogène. Etant venu dans le camp de Philippe au moment où celui-ci se mettait en marche pour combattre les Grecs, il fut amené devant le prince; et Philippe, qui ne le connaissait pas, lui demanda s'il était un espion : "Oui, Philippe," lui dit-il, "espion de ton imprudence et de ta folie. Quoi ! Sans que rien t'y force, tu t'en vas, dans l'espace d'une heure, jouer ton royaume et ta vie sur un coup de dés!» Cette sortie, du reste, était peut-être trop violente.

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

Il est une autre occasion de donner des avertissements : c'est lorsque nos amis, à la suite de quelques fautes par eux commises, ont reçu d'autres que de nous des reproches blessants qui les ont rendus confus et humiliés. D'une telle circonstance un cœur intelligent saura profiter avec adresse. Il désavouera et blâmera ces odieux détracteurs; mais prenant lui-même à part son ami, il lui représentera que de telles injures doivent, à défaut d'autres motifs, le décider à tenir compte des leçons de ceux qui l'aiment, afin qu'il n'autorise pas l'insolence de ses ennemis. "Auront-ils, en effet, le droit d'ouvrir la bouche, de vous interpeller, si vous dites adieu et si vous renoncez aux désordres que vous vous entendez reprocher avec tant d'amertume?» De cette manière l'odieux reste à celui qui avait adressé des reproches outrageants, et le rôle utile est pour l'ami qui donne le conseil. Quelques-uns, plus délicats encore, corrigent leurs amis en citant l'exemple de personnes étrangères; et sur le compte de celles-ci, avec blâme ils mettent les fautes qu'ils savent avoir été commises par ceux qu'ils aiment. Notre directeur Ammonius, à sa leçon d'après-dîner, s'aperçut que quelques-uns de ses disciples avaient fait un repas qui n'était rien moins que simple. Comme il avait à ses côtés un petit esclave affecté à son service personnel, il commanda à son affranchi de donner des coups à cet enfant, et il ajouta pour raison, "que le drôle ne pouvait souper sans vinaigre». En même temps il porta les yeux sur nous, afin que la réprimande atteignît ceux qui l'avaient encourue.

Il faut, encore, prendre garde de parler avec franchise à un ami devant un grand nombre de témoins; on méditera ce qui advint à Platon. Un jour que Socrate réprimandait trop vivement un de ses familiers dans un entretien à table, "n'aurait-il pas mieux valu, s'écria Platon, lui dire cela en particulier ?» A quoi Socrate répondit : «Et toi, n'aurais-tu pas mieux fait de m'avertir aussi en particulier?» Pythagore s'étant emporté avec trop de rudesse contre un de ses disciples devant beaucoup de monde, on rapporte que le jeune homme se pendit, et que, depuis ce jour, Pythagore ne réprimanda jamais qui que ce fût en présence de témoins. C'est qu'il faut, comme s'il s'agissait d'une maladie honteuse, ne reprendre et ne dévoiler le vice que secrètement; ce ne doit jamais être avec appareil, avec éclat, ni

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

en réunissant des assistants et des spectateurs. C'est agir non pas en ami, mais en sophiste, que de chercher sa gloire dans les chutes des autres, afin de briller soi-même aux yeux des assistants, comme les chirurgiens qui opèrent en plein théâtre dans l'intention de se ménager de la pratique. D'ailleurs, outre qu'il est convenable de s'abstenir de l'injure quand on procède à une guérison quelconque, il faut réfléchir encore que le vice est opiniâtre et décidé à la résistance. Car ce n'est pas simplement l'amour "Qui rebuté devient encore plus pressant", comme dit Euripide; quel que soit le vice, si les réprimandes sont faites devant beaucoup de personnes et sans ménagement, elles changent toute inclination mauvaise en impudence. Ainsi donc, comme Platon recommande aux vieillards qui veulent se faire respecter par la jeunesse de la respecter eux-mêmes les premiers, de même la franchise qui se produit avec une sorte de honte inspire plus qu'une autre de la confusion. En s'y prenant avec réserve et douceur pour blâmer celui qui a commis une faute, elle détruit, elle extirpe le vice, parce qu'il devient honteux de la honte qu'il inspire. Aussi trouve-t-on un excellent conseil dans ce vers : "Tout bas et dans l'oreille, afin qu'aucun n'entende". Ce n'est jamais devant la femme qu'il convient de dévoiler les torts du mari, ni devant les enfants les fautes du père, ni devant l'amoureux, celles de la personne aimée, ni devant le disciple, celles du maître. On est transporté de colère et de dépit à se voir chargé de réprimandes en présence de ceux de qui l'on tient à être bien estimé. Et, selon moi, l'ivresse excita moins Alexandre contre Clitus, que l'impatience de reproches adressés devant de nombreux convives. Aristomène, gouverneur de Ptolémée, voyant ce prince s'assoupir en présence d'une députation, lui marcha sur le pied afin qu'il s'éveillât. Ce fut une occasion pour les flatteurs : ils feignirent de s'indigner par intérêt pour le prince, et ils lui dirent : «Si à la suite de tant de fatigues et de veilles vous cédiez au besoin de dormir, c'était secrètement que nous devions vous donner un avertissement, et nul n'avait droit de porter les mains sur votre personne devant une assemblée aussi nombreuse". Le prince envoya une coupe de poison au pauvre Aristomène, et lui ordonna de la boire. Pareillement Aristophane dit que Cléon l'accuse "De parler mal d'Athène en

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

face d'étrangers", et qu'il irrite ainsi les Athéniens. Ce sont manœuvres dont il faut se garder entre toutes, que celles qu'inspirent l'ostentation et le désir de la popularité. On doit ne vouloir user de la franchise que pour être utile et pour opérer des guérisons; et cette parole des Corinthiens sur eux-mêmes, rapportée par Thucydide «qu'ils avaient le droit de blâmer les autres», devrait toujours être présente à l'esprit de ceux qui se piquent de sincérité. Lysandre, si je ne me trompe entendant un Mégarien qui, au milieu des confédérés, parlait très hardiment pour les intérêts de la Grèce, lui dit: «que ses discours avaient besoin d'une cité». Semblablement, la franchise chez tout homme exige que ses mœurs soient irréprochables ; et c'est là une vérité très importante, applicable à ceux qui veulent donner des avertissements et des réprimandes. Platon disait : «C'est par ma manière de vivre que je corrige Speusippe». De même, sans aucun doute, que Xénocrate, n'ayant été vu qu'un moment au milieu de son école par Polémon et lui ayant lancé un seul regard, le changea entièrement et le métamorphosa. Mais qu'un homme de mœurs légères ou dissolues emploie le langage de la franchise, il pourra s'entendre dire à satiété : "Tu veux soigner autrui quand tu grouilles d'ulcères".

Cependant, comme les circonstances mêmes nous amènent souvent à réprimander, tout vicieux que nous sommes, des gens de notre société qui ne valent pas mieux que nous, il ne saurait y avoir de procédé plus convenable que de s'envelopper et se comprendre en quelque sorte soi-même dans l'accusation que l'on aura franchement formulée. C'est en ce sens que sont dites les paroles suivantes : "Fils de Tydée, à quoi pensons-nous donc tous deux? Qu'est devenu chez nous ce cœur impétueux"? Et celles-ci "Nous ne valons pas même à nous tous un Hector". Citons aussi Socrate, qui mettait des ménagements infinis à convaincre les jeunes gens de leurs torts. On eût dit qu'il n'était pas plus qu'eux exempt d'ignorance et qu'il sentait le besoin d'étudier avec eux comment on peut acquérir la vertu et connaître la vérité. Il est certain que l'on provoque nos bonnes dispositions et notre confiance quand on semble partager nos défauts et quand on se montre disposé à se réformer soi-même en nous redressant. Mais si l'on prend une attitude superbe pour donner des avertissements,

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

comme si l'on était la pureté, l'infaillibilité même, on paraîtra, sans être aucunement utile, un censeur morose et importun ; ou du moins, il faudra que l'on ait une grande supériorité d'âge et un avantage incontesté de mérite et de réputation. Aussi n'est-ce pas mal à propos que Phénix rappelle que dans un moment de fureur il a tenté de tuer son propre père; «mais du moins, dit-il, "Les Grecs ne peuvent point m'appeler parricides.» En réprimandant Achille on voit qu'il ne se présente pas comme un mortel inaccessible à la colère et incapable de faillir. Avec de tels ménagements on pénètre mieux dans notre cœur : car nous cédons plutôt à ceux qui paraissent partager nos passions et non pas nous accorder une dédaigneuse pitié. De même qu'à un œil atteint d'inflammation il ne faut pas présenter une lumière trop éclatante, de même une âme éblouie par les passions n'accepte point une franchise et des réprimandes insuffisamment ménagées. Un des moyens les plus efficaces pour être utile en pareille occurrence, c'est de glisser quelques mots d'éloges, comme dans ce passage : "C'est mal à vous, à vous, les braves de l'armée, De manquer en ce jour à votre renommée. Des lâches s'enfuiraient, que je ne dirais rien, Mais vous ! Ah! C'est indigne ..." et dans cet autre : "Qu'as-tu fait, Pandarus, de cet arc, de ces traits, De cette gloire, enfin, qu'admiraient tous les hommes"? Des paroles telles que les suivantes raniment encore d'une manière remarquable ceux qui vont céder à une faiblesse : "Oedipe et sa fameuse énigme, où sont-ils donc"? De même, celles-ci : "Qui parle ainsi? C'est vous, l'infatigable Hercule"! Car non seulement le blâme y perd son accent rude et impérieux, mais encore il en résulte une émulation tacite : on se repent en secret de ce qui est honteux, parce que l'on se rappelle ce qui est bien, et parce que l'on se présente à soi-même comme exemple d'une conduite meilleure. Mais si les gens nous mettent en parallèle avec d'autres qui soient du même âge, de la même ville, de la même famille que nous, la susceptibilité de notre nature vicieuse s'en aigrit, s'en irrite; et souvent nous avons l'habitude de dire tout bas avec colère : «Eh bien, pourquoi ne vas-tu pas les trouver, ceux-là qui valent mieux que moi; et que ne te dispenses-tu de me tracasser !» Il faut donc se garder de louer d'autres personnes lorsque l'on a des amis que l'on veut blâmer

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

sérieusement : à moins, toutefois, que ces louanges ne concernent ceux qui leur ont donné le jour : "Tydée, hélas! N'à point un fils qui lui ressemble"! De même, dans la tragédie des Scyriens, Ulysse s'écrie : "Et toi, fils d'un héros dont tu flétris le nom, Tu files de la laine ..."!

Mais il n'est en aucune façon convenable d'opposer un avertissement à un autre et de riposter à la franchise par la franchise même. C'est le moyen d'enflammer aussitôt la colère et de faire naître la haine. Des luttes de ce genre sembleraient moins caractériser une sincérité réciproque qu'attester une aversion profonde de toute sincérité. Il vaut donc bien mieux nous montrer tolérants à l'égard de celui qui paraît nous avertir en ami, parce que si plus tard lui-même il commet des fautes et qu'il ait besoin d'être repris, sa franchise autorise la nôtre. On aura, et sans récrimination, le droit de lui rappeler qu'il s'est habitué, lui aussi, à ne point laisser passer les fautes de ses amis, qu'elles ont été l'objet de ses reproches et de ses avertissements. Dès lors devenu de plus facile composition, il acceptera la réprimande comme bienveillante et amicale, et non pas comme inspirée par un besoin de représailles et par la colère.

Continuons. Thucydide a écrit quelque part : «Assumer sur soi de l'odieux quand les circonstances sont importantes, c'est faire preuve d'une âme droite.» Or un des devoirs de l'ami, c'est d'accepter le rôle pénible de moraliste quand il s'agit de quelque remontrance grave et vraiment essentielle. Mais si pour tout, à propos de tout, il montre un visage sévère, s'il est à l'égard de ses intimes un pédagogue plutôt qu'un ami, ses réprimandes perdront dans les conjonctures capitales leur force et leur efficacité. Je le compare à un médecin qui partage un remède à saveur âcre ou amère, mais indispensable et coûteux, en de nombreuses doses, petites et sans efficacité : telle est l'image de celui qui use maladroitement de la franchise. Le véritable ami se gardera donc de réprimander perpétuellement et comme à plaisir. Mais si un tiers est disposé à critiquer les moindres peccadilles et à en faire un crime, cet ami en prendra l'occasion d'attaquer avec succès des travers plus blâmables. Un homme attaqué d'un abcès au foie montrait au médecin Philotime un de ses doigts

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

où était survenu un panaris : "Ton mal n'est pas dans ton panaris», lui dit le médecin. Ainsi une circonstance peut se présenter, où le tiers exprimera un blâme touchant quelques bagatelles sans importance, et où l'ami devra dire : C'est là parler de plaisanteries, de propos de table, de vétilles. Que notre ami renvoie, mon cher, la créature avec laquelle il vit, ou bien qu'il cesse de se livrer à la passion du jeu, et nous le tiendrons, quant au reste, pour un homme admirable". En effet celui à qui l'on accorde de l'indulgence pour de petites faiblesses permettra, sans trop de résistance, que son ami use de franchise contre des actes plus importants. Mais si perpétuellement on pèse sur lui, si en toute rencontre on est amer, grondeur, mécontent, si l'on veut tout connaître, faire des enquêtes à propos de tout, on sera intolérable pour ses propres enfants, pour ses frères, et l'on ne se fera même pas supporter de ses esclaves.

De même que, selon la remarque d'Euripide, "La vieillesse n'est pas l'ensemble de tous maux", de même tous les maux ne se trouvent pas non plus rassemblés dans les imperfections de nos amis. Voilà pourquoi ce n'est pas dans leurs erreurs seules, c'est aussi dans leurs actes méritoires que nous devons les observer et à cette occasion les en louer de tout notre cœur. On commencera même par là ; ensuite, comme l'acier se resserre par l'action de l'eau froide après que le feu l'a eu attendri et amolli, de même quand nos éloges auront détendu nos amis, les auront réchauffés, nous emploierons peu à peu la franchise, comme devant servir à leur donner la trempe. Une occasion favorable peut nous mettre à même de leur dire : «Ces derniers actes méritent-ils d'être comparés aux précédents? Ne voyez-vous pas quels fruits rend la vertu? Voilà ce que nous demandons, nous qui sommes vos amis, à un homme de votre mérite. C'est votre lot : vous êtes né pour cela; quant à ces autres façons d'agir, vous devez les rejeter "Sur la cime des monts ou dans la mer bruyante». Car, de même qu'un médecin prudent guérira les souffrances de son malade par le sommeil ou par de la nourriture plus volontiers qu'avec du castoréum et de la scammonée, de même un ami tendre, un bon père, un bon précepteur, aiment bien mieux corriger les vices par des éloges que par des blâmes. S'il est un moyen de ne pas causer le moindre déplaisir en employant la

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

franchise et, au contraire, de guérir parfaitement, c'est de s'abstenir de toute colère et de n'adresser à ses amis coupables de quelques fautes que des paroles cordiales et bienveillantes. Aussi, lorsqu'ils nous opposent des dénégations n'allons pas les poursuivre avec acharnement ni refuser les excuses qu'ils nous présentent. Bien plus nous leur suggérerons nous-mêmes, de manière ou d'autre, des prétextes spécieux; nous nous abstiendrons de remonter à la moins honorable d'entre les causes qui ont provoqué leur chute; nous en présenterons la première urne raison plus excusable, ainsi que le fait Hector : "Imprudent, à ce point devais-tu t'irriter"! C'est en ces termes qu'il parle à son frère, comme s'il croyait non pas que celui-ci a pris la fuite et commis une lâcheté, mais que c'est par colère qu'il a quitté les rangs de l'armée. Ailleurs, Nestor dit à Agamemnon : "Vous n'avez pris conseil que de votre fierté". Car, à mon avis, lorsqu'il s'agit de corriger un homme, il est meilleur de ne pas lui reprocher «qu'il a été injuste, qu'il s'est couvert de honte» ; on réussira mieux avec cette formule : «Tu n'avais pas réfléchi; tu as agi par ignorance." Mieux vaut lui dire : «Ne t'obstine pas contre ton frère" que, «cesse d'être jaloux de ton frère»; lui dire : «fuis cette femme qui te perd,» que : «cesse de séduire cette femme». La méthode qui veut guérir recherche ces moyens adoucis ; mais celle qui ne sait être qu'énergique procède tout à l'opposé. S'agit-il de détourner des amis qui vont commettre une faute, ou de leur tenir tête quand un élan impétueux les entraîne, ou bien de leur inspirer de la vigueur et de la résolution parce qu'on les voit indolents et froids devant ce qui est beau; on leur dira que l'on attribue ce qui se produit chez eux à des motifs étranges et inconvenants. Ainsi dans Sophocle, Ulysse, qui se propose d'exciter Achille, dit que ce n'est pas l'incident du festin qui a irrité le héros ; mais s'adressant à lui : "Ce sont les hauts remparts de l'altière Pergame Qui jettent, j'en suis sûr, la terreur en ton âme". A ces mots Achille, qui sent redoubler son courroux, déclare qu'il va se rembarquer. Ulysse alors continue : "Je sais qui te fait fuir : ce n'est pas cet outrage, C'est la crainte d'Hector. Tu manques de courage, Et tu crois qu'en ces lieux l'attendre est imprudent". L'ami qui fera redouter à un homme énergique et intrépide la réputation de lâche, à un homme sage et

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

modéré, celle de libertin, à un autre, dont les sentiments sont généreux et magnifiques, celle de mesquin et d'avare, déterminera leur préférence en faveur de ce qui est bien, et les écartera de ce qui est honteux. Sans doute là où le mal sera incurable nous montrerons une grande réserve, et la franchise de nos reproches consistera plutôt à nous affliger et à gémir avec notre ami. Mais quand il s'agira de réprimer des vices, de lutter contre des passions, nous serons vigoureux, inflexibles, infatigables. C'est l'occasion de montrer un dévouement sans faiblesse et une franchise absolue. Nous voyons les ennemis eux-mêmes user de blâme les uns à l'égard des autres. A ce propos Diogène disait «que pour être sauvé il faut avoir des amis dévoués ou des ennemis ardents, parce que les premiers enseignent à bien faire et que les seconds nous rendent bien convaincus de nos fautes». Or il vaut mieux éviter le mal en obéissant aux conseils de ses amis, qu'avoir à se repentir en subissant les reproches de ses ennemis. C'est encore là une raison pour laquelle la franchise veut être pratiquée avec art. Par cela même qu'elle est le remède le plus puissant et le plus efficace dont use l'amitié, elle demande constamment plus d'opportunité et plus de mesure dans la manière dont on l'emploie.

Ainsi donc puisque la sincérité, comme nous l'avons dit, est souvent pénible à celui que l'on veut guérir, il faut imiter les médecins. Quand ils ont pratiqué une incision, ils n'abandonnent pas à sa douleur et à sa souffrance la partie malade : ils emploient avec douceur les irrigations et les lotions. De même ceux qui savent reprendre avec habileté n'iront pas s'enfuir après avoir lancé un reproche sévère et mordant; mais par des conversations d'un autre genre, par des paroles aimables, ils voudront adoucir et délayer l'amertume de leur parole. Ainsi font les artistes qui travaillent la pierre : quand à force de coups de ciseau ils en ont fait une statue, ils lui donnent ensuite le poli et le brillant. Mais si avec le fouet de la franchise on frappe jusqu'à laisser des stigmates, si, quand le patient est exaspéré, on ne le lâche qu'après l'avoir couvert de tumeurs et de meurtrissures, la colère l'empêchera de revenir jamais et les paroles n'agiront plus sur lui. Aussi est-ce encore là une faute que l'on doit principalement éviter. Lorsqu'on a adressé des réprimandes à ses amis il ne

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.

faut pas s'éloigner d'eux, comme si l'on croyait que le commerce et l'office de l'amitié se borne exclusivement à chagriner et à irriter ceux avec qui l'on se trouve en relations habituelles.

L'ami doit être comme une pièce de monnaie, dont il faut que la valeur soit appréciée et connue avant que vienne le moment de l'employer et non pas quand il est nécessaire de la mettre en circulation.